N° 41. FÉVRIER 1923.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Les conditions du Salut

I. — Le Salut

La langue chrétienne a dû se créer des mots pour désigner les choses nouvelles que le christianisme apportait au monde. L'un de ces mots, le principal même, est le mot *Salut*. Il renferme un sens très profond, qu'on ne saurait assez méditer, et qu'il est comme impossible d'épuiser. Aujourd'hui ce sens est affaibli dans bien des esprits; et c'est un indice ou plutôt une conséquence de l'affaiblissement dans les âmes de la foi et de l'esprit chrétien. Le salut suppose la délivrance d'un danger grave et imminent; et ce danger, pour nous pécheurs, est de tomber en enfer. Le salut suppose un Sauveur; or, pour nous pécheurs, l'unique sauveur est Celui dont le nom même signifie Sauveur, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Comment Notre-Seigneur nous sauve-t-il?

Un homme tombé à l'eau se débat, prêt à être englouti : un sauveteur se dévoue au péril de sa vie, il saisit et ramène à bord le demi-noyé. C'est ainsi que le Fils de Dieu nous sauve, en plongeant pour ainsi dire du haut du ciel

dans l'abîme de nos péchés, pour nous en retirer par la force de son bras.

Élargissons la comparaison. Un vaisseau fait naufrage, les passagers se raccrochent à quelques débris flottants, ils sont suspendus sur le gouffre, leurs forces s'épuisent : un navire passe par là, il envoie des canots de sauvetage, ceux-ci recueillent les naufragés, ils sont sauvés. Le vaisseau qui fait naufrage, c'est l'humanité perdue en Adam, dont les membres sont à la merci des flots ; le vaisseau qui les recueille, c'est l'humanité reconstituée en Jésus-Christ, c'est l'Église, arche de salut qui flotte sur les eaux du déluge ; celle-ci envoie partout ses missionnaires, ses canots de sauvetage, pour arracher les naufragés à une mort certaine.

Prenons une autre similitude encore. Un incendie se déclare, des personnes sont surprises par la violence des flammes, elles ne savent comment fuir : quelqu'un pénètre auprès d'elles dans la maison en feu, ils les en retire une à une, quel héroïsme ! C'est un sauveur. Ainsi Jésus nous sauve du dévorant incendie de nos passions et de péchés : *Ut nos non exuret flamma vitiorum* (Oratio III post missam).

Autre comparaison non moins saisissante. Nous sommes tombés dans un précipice ; Dieu nous tend à chacun une corde pour nous remonter au bord ; nous saisissons la corde, et en la tenant bien, nous sommes sauvés. Cette comparaison est peut-être la meilleure de toutes, pour trois motifs : elle met en relief, avec le rôle du sauveur qui tient la corde libératrice, la coopération du sauvé qui se tient à la corde, et aussi l'opération progressive du salut qui ne s'obtient pas tout d'un coup, mais qui se réalise avec lenteur et précaution par une dépendance absolue et continuelle vis-à-vis de celui qui nous sauve. En fait, durant tout le temps de la vie présente, nous sommes suspendus

à la main de Dieu, au-dessus du précipice infernal : Dieu ne nous lâchera pas de lui-même, mais tenons-nous attachés à lui, en le suppliant qu'il ne permette pas que nous l'abandonnions jamais : *Fac me tuis semper inhærere mandatis et a te nunquam separari permittas.* (Oratio II ante communionem.)

Avons-nous réussi, chers lecteurs, à vous faire entendre quelque peu ce que c'est que le salut? Ah! nous vous en conjurons, soyez convaincus :

1° Que c'est la grande affaire de la vie présente, la seule qui doive nous préoccuper tout entiers, celle à laquelle tout se ramène :

2° Que c'est l'œuvre de Dieu en nous, l'œuvre de sa grâce par Jésus-Christ, *cujus gratia salvati estis* (Eph. II, 5), dit saint Paul;

3° Qu'à cette œuvre, qui part de la grâce, nous devons apporter notre coopération de tous les instants, comme à une entreprise laborieuse et délicate qui revendique toute notre attention et tous nos soins.

Soyons pénétrés de ces essentielles vérités. Elles sont à la base de tout l'édifice de la sainteté; elles sont le stimulant de celle-ci. Les saints sont tous partis de ce principe : Le salut avant tout et à tout prix.

Dieu veut notre salut : nous consacrerons quelques articles à établir cette vérité. Mais il a posé à notre salut des conditions que nous devons remplir : nous examinerons quelles sont ces conditions. Les remplissons-nous avec sa grâce? nous avons tout espoir d'être sauvés ; si nous ne les remplissons pas, comment pourrions-nous l'être? Dieu se doit à lui-même de ne donner le salut que si les conditions du salut sont remplies telles qu'il les a posées.

Aujourd'hui on veut que tout le monde, ou à peu près,

soit sauvé. Le problème est très mal présenté. La question est de savoir s'il y en a beaucoup qui remplissent les conditions du salut. Si oui, beaucoup seront sauvés; si non, il y en aura peu. Ne nous flattons pas d'être sauvés au mépris des conditions du salut posées par Dieu lui-même. Fions-nous à sa grâce pour les remplir, et prions pour obtenir la grâce. Hors de là, l'espérance du salut n'est plus l'espérance; la présomption a pris sa place, et la présomption ne sauve personne.

II. — Dieu veut le salut de tous.

Dieu veut le salut de tous : cette vérité s'appuie sur un texte fameux de saint Paul qu'il importe de donner en toute son étendue pour en bien saisir la portée.

« Je vous supplie tous, dit l'Apôtre aux chrétiens, de faire des supplications, des prières, des demandes, avec des actions de grâces, pour tous les hommes;

« Pour les rois et ceux qui sont constitués en dignité, afin que nous menions une vie paisible et tranquille, en toute piété et chasteté.

« C'est là une pratique bonne et agréable aux yeux de Dieu notre Sauveur,

« Qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité.

« Il n'est qu'un seul Dieu, un seul médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ-Jésus dans son humanité,

« Lui qui s'est donné en rédemption pour tous, et en témoignage en son temps » (I Tim. II, 1-7).

Ainsi saint Paul réclame avec instance que les chrétiens, auxquels le salut est parvenu déjà, prient et supplient pour tous les hommes afin que le salut leur parvienne, et spécialement pour les rois et les personnes constituées en dignité : car il dépend d'eux pour beaucoup que le saint

évangile se propage et se répande, sinon par l'aide positive qu'ils donneraient à cette propagation, au moins par la paix d'un bon gouvernement qui favorise l'épanouissement de la vie chrétienne.

Après cette objurgation pressante, saint Paul dévoile le plan conçu dans le cœur de Dieu, « que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité ». Ce plan est le plan de la rédemption qui comprend tous les hommes, et qui se réalise par la prédication de l'Évangile par toute la terre. Ce plan vient de Dieu, qui est unique; et il repose tout entier sur Jésus-Christ, qui, en tant qu'homme, est le médiateur nécessaire et unique, lui aussi, entre Dieu et les hommes. Jésus-Christ s'est donné lui-même en rédemption pour tous; il n'exclut personne des mérites de son sang rédempteur, il est dévoré du désir d'y faire participer toutes les créatures humaines. Il s'est révélé, il s'est rendu témoignage à lui-même, dans les temps marqués par les décrets divins.

Le plan du salut universel ayant reçu un commencement d'exécution, l'Apôtre demande à ses fidèles qu'ils prient pour qu'il s'étende effectivement à tous les hommes; car il est dans la volonté de Dieu « que tous soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité ». Il est clair que, dans la pensée de saint Paul, ces deux choses vont de pair : *être sauvé et parvenir à la connaissance de la vérité*; et que la connaissance de la vérité, dont le canal ordinaire est la prédication de l'Évangile, est la condition du salut. Saint Paul atteste que c'est faire une œuvre bonne et très agréable à Dieu, de prier pour que la vérité évangélique soit connue et acceptée par tous les hommes : car c'est d'elle que vient le salut, voulu de Dieu pour tous. Pensons-nous assez à prier, comme le demande saint Paul, pour que la volonté de Dieu touchant le salut de tous les hommes se réalise pleinement en Jésus-Christ? Pensons-

nous assez à remercier Dieu de ce que notre âme s'est trouvée imbue par le baptême, dès avant l'ouverture de notre raison, de cette lumière de la vérité qui est la condition du salut? C'est là une grâce inestimable que Dieu nous a faite en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Dans l'Epître aux Romains (x, 12-21), l'Apôtre indique et fait toucher du doigt le rapport que Dieu a mis entre la prédication de l'Évangile et l'œuvre du salut de tous les hommes : « Il n'y a pas, dit-il, (pour Dieu) de distinction entre juif et grec; il est le même Seigneur pour tous, riche envers tous ceux qui l'invoquent. Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. » Ainsi Dieu ne renferme pas le salut dans les limites d'un peuple; il l'étend à tous les hommes : Saint Paul ajoute, tout de suite après : « Mais comment l'invoqueront-ils, ceux qui n'ont pas cru en lui? Comment croiront-ils en lui, ceux qui n'ont pas entendu parler de lui? Et comment entendre parler de lui sans un prédicateur? Et qui donc prêchera, s'il n'a mission de le faire? » Et il conclut : « Donc la foi vient de l'ouïe, et l'ouïe est éveillée par la parole du Christ. » L'Apôtre déclare que cette parole est annoncée par toute la terre. Il est vrai, plusieurs n'obéissent pas à l'Évangile, et saint Paul constate que ces réfractaires sont principalement les Juifs. Mais d'autres reçoivent la parole et sont sauvés.

Il faut savoir s'humilier, pour recevoir une parole qui est réputée folie par les sages de ce monde. « Mais, déclare énergiquement l'Apôtre, il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication » (I Cor. 1). Sommes-nous assez avides de cette parole de Dieu, par laquelle la foi naît et croît dans les âmes? Lui soumettons-nous assez nos esprits, sans entreprendre de la juger par des raisons humaines? Comprenons-nous le rôle glorieux qui nous est attribué de collaborer au moins par la prière à cette volonté

de Dieu « que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité » ?

III. — Dieu sauveur de tous, mais surtout des fidèles.

« Parole fidèle, dit saint Paul, et digne d'être accueillie avec empressement. Nous travaillons et nous sommes maudits, parce que nous espérons dans le Dieu vivant, qui est le sauveur de tous les hommes, surtout des fidèles. » (I *Tim.* IV, 9-11).

Chose étrange, mais bien humaine ! Saint Paul travaille avec quelle ardeur et quelle puissance ! et il recueille des malédictions, parce qu'il espère dans le Dieu vivant, qui est « le sauveur de tous les hommes, mais surtout des fidèles ». L'espérance dans le Dieu vivant le soutient dans son travail qui lui vaut des malédictions. Le Dieu qu'il sert n'est pas un Dieu mort, mais le Dieu vivant ; et il est le sauveur de tous. Voilà pourquoi saint Paul travaille avec confiance à assurer le salut de tous ; ce travail n'est jamais sans fruit, car si Dieu est le sauveur de tous, il l'est surtout des fidèles, en eux le salut se réalise tous les jours.

Arrêtons-nous à cette pensée : *Dieu est le sauveur de tous, surtout des fidèles.* Il veut faire entrer tous les hommes dans la voie du salut, et il les y fait entrer par la foi. Les infidèles sont appelés au salut, mais ils sont encore en dehors de la voie qui y conduit ; les fidèles marchent dans la voie qui y conduit. Pour les premiers, le salut est en puissance de se produire ; pour les seconds, il se réalise. Pour ces motifs, Dieu est le sauveur surtout des fidèles.

Grave et angoissante question, que celle du salut des infidèles, auxquels l'Évangile n'a pas été annoncé ! Comment peuvent-ils croire, puisque, d'après saint Paul, c'est la prédication qui donne de croire ? Et, n'ayant pas la foi,

comment peuvent-ils être sauvés? Faut-il dire qu'ils sont dépourvus de tous moyens de salut? Ici nous mettons le pied dans une région mystérieuse, dont Dieu s'est réservé le secret; respectons ce secret. Le grand Bossuet enseigne que Dieu n'a pas laissé ces âmes dépourvues de tous secours pour arriver au salut; mais, ajoute-t-il, ces secours sont éloignés ; seulement, si ces âmes y correspondent, Dieu leur ménage, dans sa bonté, des secours plus prochains ; et ainsi, peu à peu, il les amène à cette connaissance de la vérité, et à cette foi qui sont requises au salut. Il se ferait donc dans ces âmes, à travers mille préjugés et bien des vices, une illumination progressive et comme une pénétration lente de la vérité, qui leur rend le salut strictement possible. Mais cette illumination et cette pénétration sont l'œuvre d'une grâce occulte et cachée : et si ces âmes sont justifiées et sauvées, ce n'est aucunement par leurs propres forces, mais par la grâce. Voilà ce qu'il importe de reconnaître avant tout.

De plus, il ne faut pas se faire d'illusion sur ce point. Si nous prenons ces âmes dans leur ensemble, elles nous apparaissent plongées « dans les ténèbres et dans les ombres de la mort » : le péché les tyrannise, elles gémissent dans l'esclavage de Satan. Témoins les rits du baptême, qui supposent cet esclavage. « Dieu, dit saint Pierre aux chrétiens, vous a tirés des ténèbres, pour vous faire entrer en son admirable lumière » (I *Pet.* II, 9)... « Vous étiez autrefois ténèbres, maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur, leur déclare saint Paul, marchez comme des fils de lumière » (*Eph.* v, 6). En ce qui concerne les infidèles, les voies de Dieu pour les amener au salut sont occultes et cachées ; en ce qui concerne les fidèles, elles sont manifestes et éclatent au grand jour.

Relisons attentivement le second chapitre de l'admirable

Épître aux Éphésiens, et nous comprendrons ce que la grâce a fait pour nous sauver, nous chrétiens. Disons que, sans elle, nous étions perdus ; et disons aussi que Dieu a fait de nous des chrétiens par pure miséricorde.

Comment saint Paul représente-t-il les païens? Comme « morts dans leurs péchés et leurs délits... marchant au gré du prince de ce monde (à savoir de Satan)... dans les désirs de la chair... enfants de colère par nature » (1-4). Dieu, riche en miséricorde, a compassion d'eux ; il se propose de montrer aux siècles qui suivent les abondantes richesses de sa grâce dans le Christ-Jésus. Ces morts, il les vivifie, il les ressuscite, il les fait asseoir au ciel avec Jésus-Christ. Ces morts vivifiés, ces infidèles baptisés, doivent reconnaître qu'ils ont été sauvés « par une pure grâce, moyennant la foi, et non pas d'eux-mêmes » ; que « c'est là un don de Dieu, que cela ne vient pas de leurs œuvres, afin que personne ne se glorifie » (4-10). Saint Paul conclut : « Nous sommes l'œuvre de Dieu, créés en Jésus-Christ, en vue des bonnes œuvres que Dieu a préparées pour que nous les accomplissions » (10).

Le chrétien est une création de la grâce ; ses œuvres antérieures n'entrent pour rien dans sa justification ; quant à ses œuvres postérieures, elles sont un effet de la grâce, et c'est Dieu lui-même qui les a préparées pour qu'il les accomplisse, et parachève ainsi son salut.

N'est-il pas nécessaire, aujourd'hui surtout, de rappeler ces grands principes formulés par l'Apôtre ? de faire toucher du doigt aux chrétiens qu'ils doivent tout ce qu'ils sont à la grâce de Dieu ? N'est-il pas nécessaire aussi, en adorant le mystère des desseins de Dieu pour le salut de tous, de maintenir la distinction profonde qui existe, au point de vue du salut, entre fidèles et infidèles? Car, si Dieu est *le sauveur de tous*, il l'est *surtout des fidèles* ; et, en définitive, les infidèles comme tels (sans que leur infi-

délité, prise au sens négatif, soit par elle-même un péché) ne peuvent être sauvés, mais seulement s'ils deviennent fidèles. Et ils ne deviennent fidèles que par la grâce.

IV. — Dieu veut le salut des pécheurs

Dieu veut le salut des pécheurs ; il le déclare formellement par son prophète : « Je suis vivant, dit le Seigneur Dieu ; je ne veux pas la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse de ses voies et qu'il vive. Convertissez-vous, convertissez-vous de vos voies mauvaises : pourquoi mourriez-vous, ô maison d'Israël ? » (Ezech. xxx, 11). Dieu est vivant, le grand vivant, l'éternel vivant : il ne veut pas la mort de l'impie. Ici le prophète appelle *mort* la séparation de ce foyer immanent de vie qu'est Dieu ; séparation par l'impiété et le péché, qui, étant donnée la mort temporelle, deviendrait une séparation éternelle. Or Dieu veut éviter aux pécheurs le malheur irréparable de cette séparation ; et pour cela il veut les ressusciter à la vie de la grâce. Mais cette résurrection exige que les pécheurs, cédant au stimulant de la grâce, *se convertissent* de leurs voies mauvaises. Car aucune conciliation n'est possible entre Dieu qui est le grand, l'essentiel vivant, et le péché qui est la mort de l'âme. Se convertir, renoncer au péché, est la condition du salut pour les pécheurs.

La source de l'amour de Dieu pour le pécheur, est que le pécheur est sa créature. Écoutons à ce sujet le livre de la Sagesse : « Vous avez pitié de tous (ô mon Dieu), parce que vous pouvez toutes choses ; et vous dissimulez les péchés des hommes pour les amener à pénitence. Vous aimez tout ce qui existe, et vous ne haïssez rien de ce que vous avez fait : car ce n'est pas avec la haine que vous avez établi ou fait quoi que ce soit. Vous pardonnez à tous,

parce que tout est à vous, ô vous qui aimez les âmes (*Sap.* XI, 24-27).

Ces paroles sont admirables. L'auteur du livre inspiré invoque la toute-puissance de Dieu pour faire ressortir la grandeur de sa miséricorde. Ceci nous rappelle la belle prière de l'Église : « O Dieu qui manifestez par excellence votre toute-puissance en pardonnant et en faisant miséricorde, *Deus qui omnipotentiam tuam parcendo maxime et miserando manifestas* » (*Oratio Dom. X post Pentecosten*). Dieu veut pardonner : mais pour que la réconciliation s'opère, il faut qu'il détruise le péché, qu'il en fasse disparaître les traces; or c'est là une œuvre qui relève de sa toute-puissance. Celui-là seul qui a fait une âme, peut la refaire à neuf. Dieu emploie donc sa toute-puissance à convertir le pécheur, en détruisant foncièrement le péché.

Le pécheur, en tant que créature, est l'œuvre de ses mains. Tirer un être du néant ne peut être de la part de Dieu qu'un acte d'amour : il est donc impossible que Dieu haïsse son œuvre, impossible qu'il ne l'aime pas en tant qu'elle est son œuvre. Il est tout aussi impossible qu'il ne haïsse pas le péché, qui est la révolte contre lui, qui est la négation de son domaine inaliénable. Entre sa sainteté et le péché, il y a opposition absolue, irréductible. Toute son application se porte donc à détruire le péché pour sauver le pécheur ; à détruire ce qui est l'œuvre de l'homme dirigée contre Lui, pour sauver l'homme lui-même qui est son œuvre à Lui.

Il nous est bon et salutaire, si nous avons péché, de regarder en nous-mêmes ce fonds de bonté que le Créateur avait déposé en nous, que le péché a défiguré et corrompu, mais qui peut reparaître au souffle bienfaisant des lèvres divines. Et alors « pleurons en présence de Celui qui nous a faits » ; pleurons pour demander qu'il *sauve* son image,

en la dégageant des atteintes corrosives du péché, en la faisant revenir à son intégrité première. Quel repos d'âme de se sentir l'œuvre de Dieu malgré tout, et de savoir que Dieu veut sauver à tout prix ce qui est de Lui, ce qui est à Lui ! Unissons-nous à la haine irréconciliable qu'il porte au péché, à l'amour divin qu'il a pour son œuvre. Sachons nous aimer nous-mêmes comme Dieu nous aime. *Dieu aime les âmes.* Dieu les aime, parce qu'elles sont sa propre image ; cette image, il la veut belle, intègre, ressemblante.

Aimant les âmes, Dieu a envoyé sur terre, pour les sauver, son Fils unique. Celui-ci n'est pas venu pour autre chose, dit saint Augustin. « Le fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui avait péri », atteste le Sauveur lui-même (*Mat.* XVIII, 11). Seulement il s'est produit dans le cœur de Dieu, ayant décrété l'Incarnation de son Verbe, cette chose merveilleuse : Toutes nos âmes, qu'il aimait comme ses créatures, il les a aimées dans son Verbe incarné, c'est-à-dire d'un amour incomparablement plus ardent encore et tout à fait sublime.

Ah ! c'est là le vrai motif de notre confiance, à nous pécheurs : être aimés de Dieu en Jésus et pour Jésus. Pensée très fondée, très belle et très touchante.

Dom B. MARÉCHAUX.

L'Incarnation de Dieu et les besoins de l'esprit humain

« Depuis la création du monde, alors que Dieu, au commencement de toutes choses, tira du néant le ciel et la terre, l'an cinq mille cent quatre-vingt-dix-neuf; depuis le déluge, l'an deux mille neuf cent cinquante-sept; depuis la naissance d'Abraham, l'an deux mille quinze; depuis Moïse et la sortie du peuple d'Israël de la terre d'Egypte, l'an quinze cent dix; depuis le sacre du roi David, l'an treize cent deux; dans la soixante-cinquième des semaines d'années prédites par le prophète Daniel; dans la cent quatre-vingt-quatorzième olympiade; dans la sept cent cinquante-deuxième année de la fondation de Rome, et la quarante-deuxième du règne d'Octave Auguste; tandis que tout l'univers est en paix, au début du sixième âge, Jésus-Christ, Dieu de toute éternité, Fils du Père éternel, voulant consacrer le monde par son avènement, après avoir été conçu de l'Esprit-Saint, et les neuf mois depuis sa conception étant accomplis, Jésus-Christ, Dieu fait homme, naît à Bethléem de Juda, de la Vierge Marie. »

Dès que la voix claire du chantre des Dominicains a terminé cette majestueuse proclamation du martyrologe, la veille de Noël, les Pères et les Frères, debout sur deux rangs face à face, se prosternent ensemble pour adorer, et demeu-

rent étendus sur les dalles de l'église jusqu'au signal du Prieur.

Tout impressionné par ce langage sublime et ce rite solennel, le religieux qui retourne à sa cellule, et, prenant sa plume, écrit comme d'habitude la date en tête d'une page encore blanche, 24 décembre 192..., s'aperçoit soudain qu'il marque là le nombre d'années écoulées depuis la naissance de Jésus-Christ. En vérité cet événement constitue le fait central de l'histoire humaine. Les temps anciens que le martyloge énumérait tout à l'heure et dont la science moderne nous apprend à multiplier les millénaires, viennent de partout aboutir au Christ; et sur le berceau de cet enfant est apparue pour le monde entier l'aurore de l'ère nouvelle où nous vivons maintenant.

Ce que les plus grands parmi les puissants de la terre n'avaient pu réaliser, Jésus l'a accompli. On ne peut lire sans stupéfaction un décret que le proconsul romain Paulus Fabius Maximus publiait dans les principales villes d'Asie-Mineure en l'an 9 avant Jésus-Christ. Il proposait aux Grecs de commencer l'année le jour de la naissance d'Auguste : « Ce jour a donné un autre aspect au monde entier, dont la ruine eût été proche, si ce bonheur commun de tous les hommes, César, n'était pas né. Aussi, chacun peut-il considérer avec raison cet événement comme l'origine de sa vie et de son existence, comme le temps à partir duquel on ne doit plus regretter d'être né. Aucun autre jour n'eut une plus heureuse occasion de bien pour la société et pour l'individu que celui-ci, heureux entre tous... »

Et les Grecs de répondre : « La Providence qui règle le cours de notre vie a fait preuve d'attention et de bonté et a pourvu au bien le plus parfait pour la vie en produisant l'empereur, qu'elle a rempli de vertus, pour en faire un bienfaiteur de l'humanité... Non seulement César a dépassé

les précédents bienfaiteurs de l'humanité, mais encore il ne laisse à ceux de l'avenir aucun espoir de l'emporter sur lui. Le jour de naissance du Dieu a été pour le monde le commencement des bonnes nouvelles qu'il apportait (1). »

Saint Luc a remis le grand empereur à sa vraie place dès la première ligne du récit de la Nativité de Jésus. César Auguste n'est après tout qu'un homme comme les autres. Mais la quarante-deuxième année de son règne, et lors d'un recensement de ses sujets, une pauvre femme de Nazareth, venue à Bethléem pour se faire inscrire, mit un petit enfant au monde. Elle le déposa dans une crèche d'animaux, car elle n'avait pas trouvé de place dans l'hôtellerie. Et c'est de cette naissance-là que date la grande joie de l'humanité. Car ce petit enfant était Dieu lui-même, Dieu fait homme pour sauver tous les hommes.

Dieu fait homme, qu'est-ce à dire? Défions-nous de cette imagination qui nous représente un être de lumière descendant des sommets de l'empyrée pour se revêtir de chair humaine. En réalité Dieu n'est pas venu de là-haut. Il est partout. Plus intime au monde entier et à chacun de nous que notre âme l'est à notre corps, Dieu, pur esprit, est en un sens l'âme de l'univers, l'âme de notre âme elle-même, je veux dire la cause universelle et la source perpétuellement jaillissante de tout être et de toute vie.

Mais alors, me direz-vous, Dieu est d'avance uni très intimement à l'homme, et même à n'importe quelle créature. Ces humbles animaux accroupis près de la crèche vivent de sa présence. Il est depuis le commencement au sein de ce rocher qui abrite Jésus.

C'est vrai. Aussi la présence de Dieu, qui se manifeste aujourd'hui en cet enfant, est toute différente. Ni Joseph,

(1) P. LAGRANGE, *Évangile selon saint Luc*, Paris, 1921, p. XLIV.

ni Marie elle-même ne lui sont unis pareillement. Et pourtant comme ils vivent en Dieu ! En plus de cette première relation avec le Créateur que l'on vient de signaler et qui est commune à toutes choses, s'ajoute chez eux un rapport d'une autre sorte. Par grâce surnaturelle il leur est donné d'atteindre Dieu, de le posséder en eux-mêmes et de jouir de lui. Ce n'est pas encore la jouissance parfaite que connaissent les anges du ciel. Ces anges qui font entendre leur *Gloria* voient Dieu. Leur intelligence en est tout illuminée. Joseph et Marie le verront aussi dans l'autre vie. Mais dès maintenant la charité leur donne prise sur lui dans les ombres de la foi. Dieu est l'hôte de leur âme. Et nul mystique n'a jamais expérimenté au même degré qu'eux combien il nous est intimement présent dans l'état de grâce.

Voilà donc un second mode d'union à Dieu. Bien qu'infiniment supérieur à celui dont bénéficient toutes choses, il lui ressemble cependant en un point : c'est que, dans l'un et l'autre cas, Dieu et la créature restent distincts malgré tout. Il y a *deux êtres* qui se rejoignent, ici la cause créatrice et l'effet quelconque qu'elle produit et conserve, là une âme aimante et l'objet divin qu'elle enveloppe de son amour. Au contraire, dans le cas de Jésus, il n'y a pas deux êtres, mais *un seul*. L'union entre Dieu et l'homme va du coup jusqu'à cette extrémité. Dieu est substantiellement homme, et l'homme est substantiellement Dieu. C'est une même individualité qui porte l'univers infatigablement et vagit entre les quatre planches de cette crèche, qui plus tard cherchera en vain du fruit dans un figuier et multipliera les pains à l'infini, qui pleurera au tombeau de Lazare et ressuscitera le mort de quatre jours. Toute la vie de Jésus nous révélera en lui une seule personne véritablement chez elle dans deux mondes aussi divers que l'humain et le divin.

C'est un fait qui s'impose. Fait mystérieux sans doute.

Mais, sans sortir de nous-mêmes, ne trouvons-nous pas dans notre propre vie psychologique des phénomènes qui nous empêchent de voir là une contradiction? Malgré l'unité de notre moi, ne pouvons-nous pas y constater des activités très opposées, et que nous proclamerions sans doute incompatibles, si nous ne les expérimentions réunies ensemble? Je végète et je pense, je dépends étroitement des conditions matérielles, et je m'en libère pour produire des actes de vie spirituelle. Eh bien! de même que le corps et l'âme ne forment en nous qu'un seul tout substantiel, ainsi Dieu et l'homme dans la personne du Christ.

On peut poursuivre cette comparaison. L'âme après la mort subsiste à part, tandis que les éléments du corps se dispersent. La résurrection de la chair s'accomplira lorsque l'esprit désincarné reprendra à son compte la poussière corporelle rassemblée par la puissance divine. Or l'incarnation s'est faite d'une manière analogue. Un jour, créant une nature humaine avec un soin infini, Dieu l'a prise sous sa propre responsabilité, au lieu de la laisser s'appartenir à elle-même (1).

Les trois personnes divines, agissant de concert au sein de la Vierge Marie, ont formé une âme douée des plus parfaites qualités. Elles ont aussi pourvu à la formation du corps, car cette génération s'est opérée sans l'intervention d'aucun père humain. Mais seule la seconde, le Fils de Dieu, assuma personnellement la nature ainsi créée.

(1) Mais voici où la comparaison ne vaut plus. Notre corps n'est pas à lui seul un principe complet d'opération. Il faut qu'il entre en composition avec l'âme pour former une nature. Au contraire l'humanité du Christ est par elle-même une nature entière, réunissant toutes les facultés spirituelles et corporelles que l'on trouve chez l'homme. Seulement cette nature n'est pas indépendante comme la vôtre ou la mienne. De même que le corps est possédé par l'âme spirituelle, cette nature appartient à Dieu qui seul est responsable d'elle et s'en sert comme d'instrument pour réaliser son œuvre.

Quand on n'attribue qu'au Saint-Esprit la conception virginale de Jésus, on lui approprie plus spécialement, à lui l'Esprit d'Amour et de Sainteté, ce qui est en réalité l'œuvre des trois personnes. En dehors des relations qui les opposent et les constituent à l'intérieur de la divinité, tout leur est commun dans l'action, parce que tout acte se fait par cette unique nature qu'elles possèdent également. Par contre, une personne de la Trinité peut, séparément des autres, prendre une autre nature, et agir par elle. Il est donc vrai, à proprement parler, que, seul « le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous ».

Qu'on nous excuse d'esquisser aussi sommairement et d'une façon bien aride le mystère de l'Incarnation. Il fallait rappeler cette doctrine au début d'une étude qui prend ces données pour point de départ.

Et maintenant une grande question se pose : Quel était le dessein de Dieu en se faisant homme ? Un dessein d'une telle bonté pour nous que nous en sommes confondus. « Dieu a tant aimé le monde, dit saint Jean, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui. Celui qui croit en lui n'est pas jugé ; mais celui qui ne croit pas est déjà jugé parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu (1). »

Nous voudrions nous étendre longuement, et d'une façon qui puisse toucher les âmes, sur cette fin que Dieu s'est proposée. Entre les divers besoins spirituels auxquels l'Incarnation a répondu nous en choisirons un pour le mettre plus spécialement en lumière. Saint Thomas le formule ainsi : « Telle est la faiblesse de l'âme humaine,

(1) *Joan.*, III, 16-18.

qu'elle ne peut s'élever à la connaissance et à l'amour de Dieu sans passer par les êtres qui sont à la portée de nos facultés sensibles. Or, mieux que tout autre, l'humanité du Christ est capable de jouer ce rôle d'intermédiaire, selon ces paroles de la Préface [au temps de Noël]: « Tandis que nous connaissons Dieu sous une forme visible, nous sommes élevés par lui à l'amour de ses invisibles perfections. » L'humanité du Christ nous mène donc à Dieu comme par la main, *per modum cujusdam manuductionis* (1). » Nous verrons d'abord comment elle a élevé notre esprit, réservant à plus tard de parler des besoins de notre cœur. Nos développements se ramèneront à trois points. L'Incarnation a permis à l'homme 1° de mieux trouver Dieu, — 2° de contempler facilement les perfections divines, — 3° d'apprendre les secrets de la très sainte Trinité.

I. — Pour que l'homme puisse mieux trouver Dieu.

Assurément l'Incarnation n'était pas nécessaire pour nous prouver la divine Existence. Tout esprit, libre de préjugés, qui regarde le monde extérieur ou qui réfléchit sur lui-même, peut arriver à s'en convaincre. Et la voix de ses aînés, en lui parlant de Dieu dès l'enfance, ne fait que stimuler son raisonnement.

Les mouvements des astres innombrables qui parcourent l'immensité des cieux dans un ordre parfait, et les harmonies non moins merveilleuses que nous découvrons jusque dans les organismes les plus petits nous imposent la croyance à un Être supérieur dont l'intelligence a tout disposé et qui centralise en sa puissance infinie les mil-

(1) IIª IIæ, q. 82, a. 3, ad 2.

liards de forces contraires dont il compose l'équilibre universel.

Et si nous rentrons en nous-mêmes, la voix de notre conscience nous apprend qu'il y a aussi un ordre moral auquel notre liberté est coûte que coûte obligée de se conformer : preuve qu'il existe au-dessous des hommes un législateur souverain, et qui se chargera lui-même, puisque toute autre sanction apparaît insuffisante, de récompenser et de punir selon la justice. C'est lui que nous appelons Dieu.

A ces deux arguments plus populaires s'en ajoutent bien d'autres qui concluent pareillement à l'existence de Dieu. On les trouve développés scientifiquement dans des livres spéciaux. Cependant, comme on l'a bien remarqué naguère, « il arrive que certains esprits, restés en suspens sur cette conclusion (ou, plus souvent, troublés dans sa possession par quelque inquiétude), trouvent un supplément de clarté qui leur permette une adhésion ferme, dans l'étude historique et religieuse de la vie de Jésus de Nazareth. Des préjugés d'ordre philosophique, des hésitations d'ordre sentimental s'évanouissent en sa présence, fondent comme une brume au soleil. A ne la considérer qu'humainement, cette haute figure domine à ce point l'humanité commune qu'elle invite à la suivre pour ne marcher pas dans les ténèbres. Jésus a donné à la vie, à la vie spirituelle en particulier, un sens si relevé, si complet, si satisfaisant, qu'on peut trouver dans ses actes et dans ses paroles l'attestation de la Divinité vainement cherchée ailleurs, la solution de difficultés jusque-là invincibles. Les raisons de croire en Dieu, en un Dieu Père, tout-puissant et tout bon, deviennent à l'école du Christ plus lumineuses et plus concrètes (1). »

(1) L. de Grandmaison, *Dictionnaire apologétique de la foi catholique*, article *Jésus-Christ*, n° 7.

N'est-ce pas une idée analogue que saint Bernard développait à ses moines dans l'un de ses sermons? Voici son thème : Dieu n'a pas de corps. Il n'a besoin ni de mains pour agir, ni d'yeux pour voir, ni de langue pour se faire entendre. Pur esprit qui atteint l'univers d'une extrémité à l'autre, il dispose tout avec suavité. Mais les hommes, jouissant de tous ses bienfaits sans le voir, le méconnurent. Ils attribuèrent ce qu'ils constataient à la nature, au hasard même, ou à l'industrie humaine. Alors Dieu s'est montré. A ceux qui ne goûtaient que la chair, il se présenta incarné, afin de les amener peu à peu à goûter son être spirituel. En effet, tandis que dans la chair et par sa chair il fait des œuvres qui ne sont pas de la chair, mais de Dieu, lorsqu'il commande à la nature, se montre supérieur à la fortune, convainc de folie la sagesse humaine, il prouve avec évidence qu'il est le maître qui présidait à tout cela depuis le commencement (1).

Aujourd'hui encore, au milieu d'hommes instruits par ailleurs, on trouve des âmes qui vivent sans Dieu, et qui de plus ignorent l'Évangile. A celles-là, si du moins elles sont travaillées de quelque besoin religieux, offrons le grand remède. Qu'elles lisent avec respect la vie de Notre-Seigneur, et par cette voie peut-être trouveront-elles le Père qui est aux cieux.

Même à ceux qui n'ont pas eu besoin de Jésus-Christ pour se convaincre qu'il y a un Dieu, l'Incarnation a rendu dans cet ordre un immense service, en le mettant à leur portée. Qu'est-ce en effet que ce premier Être dont l'existence s'impose à mon esprit pour expliquer finalement tout ce que j'expérimente? Je suis comme en présence d'une abstraction. Sa réalité m'échappe. Elle échappe particulièrement à tous ces simples pour qui cela seul existe,

(1) *In cantic.*, Sermo VI, 1-3.

en vérité, qu'ils ont vu, ou du moins peuvent se représenter. Dès lors qu'il leur est impossible d'imaginer un être, celui-ci ne compte pas pour eux.

Le vieux moine Sarapion, que Cassien rencontra au désert de Scété, réalise parfaitement le type de ces âmes (1). Ce digne vieillard s'entêtait à croire que Dieu avait une forme humaine. N'était-il pas dit expressément dans la Bible que Dieu avait créé l'homme à son image? D'ailleurs la sainte Écriture nous montre Dieu qui façonne le corps de l'homme et l'anime de son souffle. A la brise du soir, il se promène dans le jardin et s'entretient avec Adam et Ève. Après le péché, cette divine familiarité cesse. Mais si Dieu s'éloigne, il continue de suivre l'homme des yeux. Il fait même entendre sa voix par moments. Il appelle Samuel. Abraham l'a vu ; Moïse aussi. Toutes ces façons de parler ne montrent-elles pas que Dieu a vraiment figure humaine ?

En vain l'abbé Pafnuce essayait de détromper Sarapion. Survint d'aventure un diacre nommé Photin. C'était un homme de science consommée. Par d'autres témoignages nombreux tirés de l'Écriture, il montra quelle était la vérité. Il ne fallait pas entendre littéralement un langage aussi imagé que celui de la Bible, et prendre pour la réalité divine les apparences que Dieu a pu revêtir parfois pour converser avec les hommes. « Comment admettre que l'infinie, l'incompréhensible et invisible Majesté puisse avoir rien de composé comme nous, rien d'analogue à la forme humaine, qui la resserre et la limite ? Nature incorporelle, sans composition, absolument simple, l'œil est aussi impuissant à la saisir que l'esprit à la comprendre.

« La science triomphe à la fin. Notre bon vieillard se

(1) CASSIEN, *Conférences avec les Pères du désert*, X, ch. 3, 4, 5 (trad. E. Pichery.)

laisse ébranler par tant et de si bonnes raisons. Il revient à la foi traditionnelle. Ce changement, poursuit Cassien, nous combla ainsi que l'abbé Pafnuce d'une joie infinie. Dieu n'avait pas permis qu'un homme de cet âge et de tant de vertu, que l'ignorance et une simplicité naïve avaient seules induit en erreur, persévérât jusqu'à la fin hors du sentier de la vraie foi ! Nous nous levâmes pour lui en offrir de communes actions de grâces. Mais voici qu'au milieu de ces prières, le vieillard ressent un trouble extrême, en voyant s'évanouir la forme humaine sous laquelle il avait coutume de se représenter le Seigneur. Soudain il fond en larmes amères, il éclate en sanglots répétés ; prosterné à terre, il se lamente à grands cris : « Malheur, malheur à moi ! Ils m'ont enlevé mon Dieu ! Je n'ai plus où me prendre ! Qui adorer ? A qui m'adresser ? Je ne sais plus. »

Ici s'arrête l'histoire du moine Sarapion. Que n'a-t-on dit à ce pauvre homme : Adresse-toi à Notre-Seigneur Jésus-Christ ! En lui Dieu a pris vraiment cette forme humaine dont ton esprit a besoin pour se mettre en sa présence et faire oraison.

Cassien et son ami Germain, encore tout émus, se demandaient quels démons avaient pu inspirer à cette âme une si grave erreur. L'abbé Isaac leur répondit sagement : « Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'un homme très simple et qui ne fut jamais bien instruit de ce que sont la substance et la nature divine, ait pu demeurer captif jusqu'à maintenant de l'ignorance et d'une longue habitude de l'erreur. A vrai dire, il n'a fait que persévérer dans les antiques errements. Car il ne s'agit pas, comme vous le pensez, d'un récent artifice des démons, mais bien de la vieille erreur païenne. »

De fait, quand on étudie l'histoire des religions, on voit

que l'anthropomorphisme a régné à peu près universellement. Si les hommes s'accordent pour reconnaître l'existence d'un ou de plusieurs dieux, ils leur donnent pareillement une forme corporelle, et d'ordinaire une figure humaine. Ce fut le cas de tous les peuples indo-européens. Leurs dieux principaux sont conçus sous forme de géants (1). Les Grecs les considèrent comme des hommes supérieurs qui partagent nos pensées et nos passions, et dont on racontait les aventures au milieu des mortels. Cette conception était tellement entrée dans les mœurs, fixée dans le marbre et le drame, que la philosophie dut construire ses systèmes sans prendre soin d'y adapter la religion traditionnelle (2). Les Romains, hommes d'affaires avant tout, et dépourvus d'imagination, se contentèrent d'abord d'invoquer des puissances multiples, *numina*, sans figure précise, ni d'autre étiquette qu'un adjectif indiquant leurs fonctions diverses. Ce que faisaient ces divinités avait plus d'importance pratiquement que ce qu'elles étaient. Mais à mesure que la pensée du peuple, éveillée par la civilisation grecque, sortit de cette indigence et s'appliqua à ces dieux, ils prirent aussi une véritable forme humaine (3).

Grâce à la religion chrétienne, nous sommes délivrés de cette erreur grossière. Mais si les âmes simples n'en souffrent pas et peuvent quand même penser à Dieu facilement, c'est que nous avons Notre-Seigneur, Verbe incarné. « Le bon Dieu », c'est lui.

Se fût-il contenté de se faire homme, sans se montrer au monde, eût-il vécu dans quelque solitude, servi par les anges, — l'humanité, mise au courant de cette incarna-

(1) J. Huby, *Christus*, Paris, 1916, p. 298.
(2) Ibid., p. 444, 446, 469.
(3) Ibid., p. 488-489, 504.

tion par quelque prophète, eût du moins reçu là un moyen de fixer son attention que l'idée abstraite d'un Dieu transcendant est incapable de retenir. Quelle puissance d'évocation eût donnée à l'âme religieuse cette seule pensée : Dieu est semblable à nous, il a un corps et une âme comme nous, il partage notre manière d'aimer, nos sentiments divers. Du coup comme il devient aisé de songer à lui !

Mais Dieu a fait beaucoup plus. Il a vécu parmi nous, comme un autre homme au milieu de ses semblables. Nous savons le lieu précis où il est né, le village où il a grandi, le métier qu'il exerça pendant longtemps, et saint Justin au IIe siècle nous parle des jougs et des charrues qu'il avait fabriqués et que l'on se montrait encore (1). On peut voir à Nazareth une fontaine où dans son enfance il accompagnait sa mère pour puiser de l'eau. Plus loin il existe un lac que sa barque a sillonné dans tous les sens ; des routes taillées dans le roc où l'on chemine en se disant que l'on met ses pas dans les siens ; une grève sans vase, composée de galets polis et toujours battue au même endroit par les mêmes petites vagues : c'est là que l'on se pressait pour l'entendre. Au nord du lac, regardez ce sommet neigeux qui se dresse comme une blanche coupole, à l'ouest, ces montagnes qui s'enchevêtrent de façon si pittoresque, et que le soleil enveloppe d'une sorte d'atmosphère veloutée, regardez-les, il a reposé ses yeux sur toutes ces beautés de la nature, et de ce fait les a revêtues pour nous d'une grâce surnaturelle. Venez à Jérusalem voir le lieu où fut plantée sa croix et où il est mort. « Quand on songe seulement au torrent d'amour qui a jailli de ce rocher pour se répandre sur le monde, on ne peut que tomber à genoux, en sanglotant de tendresse et d'adoration ! Ah ! Celui qui reposa sur ce marbre, usé par la fer-

(1) *Dial. cum Tryph.*, 88.

veur des lèvres adorantes ! Celui-là !... personne n'a été aimé, personne n'a fait aimer comme lui ! J'ai rencontré de pauvres êtres, aux visages dégradés par la misère, qui, tout à coup, s'illuminaient d'une beauté radieuse en touchant cette tombe de résurrection. Quel amour est-ce donc que cet amour du Christ pour qu'en pénétrant dans une brute humaine, il la transforme ainsi en une créature spirituelle, et que dans ses yeux obscurs et sur ses lèvres bestiales il fasse monter une âme vêtue de clarté ! Je vois encore la figure d'une paysanne russe qui, un soir, vers trois heures, l'heure sainte du *Consummatum est*, montait au Saint-Sépulcre avec la foule des pèlerins. Ce souvenir m'est resté comme celui du sublime le plus simple et le plus poignant qui m'ait jamais ému (1). »

Pas n'est besoin d'entreprendre le voyage de Palestine. Chacun de nous peut retrouver chez soi la trace humaine de Jésus, tellement il a été en contact avec les éléments naturels que nous retrouvons nous-mêmes chaque jour.

Je porte un peu dans ma poitrine
De l'air qu'a respiré Jésus (2).

Le ciel avec ses nuages, ses jours de soleil et de pluie, les fleurs multiples et si gracieuses dont se parent les champs, les oiseaux providentiellement nourris sans avoir besoin de semer ni de moissonner, les enfants qui s'amusent sur la place publique à imiter les spectacles joyeux ou funèbres qui les ont frappés, le semeur dont le geste régulier et majestueux répand le grain, et le vigneron occupé à tailler sa vigne, là-bas le pêcheur tirant ses filets, plus haut le berger debout près de son troupeau, — il a observé toutes ces choses qui dureront autant que le monde, et il

(1) Louis Bertrand, Revue des Deux Mondes, 15 octobre 1909, p. 285.
(2) Adrien Mithouard, *La relique*.

en tirait des paraboles. Il disait : Je suis le bon berger. Il se comparait aussi à la vigne : Unissez-vous à moi comme le sarment au cep ; et il faisait remarquer que le sarment a besoin d'être émondé pour porter plus de fruits. Il exposait de même la leçon du grain de blé qui doit mourir pour revivre au centuple, et se l'appliquait à lui comme à ses disciples. Ainsi parlait-il en cheminant à travers la campagne. Ayant faim, il s'approchait d'un figuier, au bord de la route, pour y cueillir quelques fruits. Fatigué d'une longue marche au soleil, il s'asseyait tout simplement sur la margelle d'un puits, et demandait à boire à une femme, venue pour chercher de l'eau. En vérité ne semble-t-il pas que la vie de Jésus se soit écoulée dans des sites familiers à chacun de nous, et dans le coin de France où nous sommes établis ?

D'ailleurs les habitants des contrées les plus diverses peuvent faire la même réflexion. Cette Palestine est tellement variée, malgré son peu d'étendue, « qu'aucune autre région du globe terrestre ne présente, ainsi groupés, un pareil nombre de phénomènes et de constrastes saisissants : la zone alpestre du Liban et de l'Hermon, confinant à la zone tropicale du bas Jourdain, la zone maritime si rapprochée de celle du désert. En moins de quarante-huit heures, on peut facilement les aborder toutes les quatre (1) ». Cette diversité n'est-elle pas providentielle ? Dieu s'étant fait homme pour le monde entier, il convenait que le cadre géographique de son existence ici-bas fût à la portée des enfants de toutes les régions.

Lorsqu'un homme célèbre a vécu dans un pays, quelle joie de trouver encore là des vieilles gens qui l'ont connu, et d'éveiller leur souvenir : « Parlez-nous de lui, grand' mère, parlez-nous de lui ! » On a pu de même entendre les

(1) FILLION, *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, Paris, 1922, t. I, p. 93.

récits des personnes qui avaient conversé familièrement avec le Dieu fait homme. Saint Irénée, évêque de Lyon, fut, dans son enfance, le disciple de saint Polycarpe de Smyrne, et celui-ci avait été instruit par l'apôtre saint Jean lui-même, le compagnon préféré de Jésus. Avec quelle tendre piété Irénée rappelle ces anciens souvenirs dans une lettre à Florinus : « Je pourrais encore te dire, écrit-il, le lieu où était assis le bienheureux Polycarpe, lorsqu'il prêchait la parole de Dieu ; je le vois entrer et sortir ; sa démarche, son extérieur, son genre de vie, les discours qu'il adressait au peuple, tout est gravé dans mon cœur. Il me semble l'entendre encore nous raconter de quelle manière il avait conversé avec Jean et les autres qui avaient vu le Seigneur, nous rapporter leurs paroles, et tout ce qu'il avait appris touchant Jésus-Christ, ses miracles, sa doctrine (1). »

Il se cache plus d'émotion encore sous ces quelques mots écrits par saint Pierre dans sa première lettre : « Jésus-Christ, dit-il, vous l'aimez, malgré que vous ne l'ayez jamais vu (2). » Sous-entendu : que serait-ce si vous l'aviez vu comme moi ! Mais Pierre s'efforçait d'y suppléer en racontant ce qu'il avait eu le privilège de voir. Marc, son disciple, a fidèlement noté ses récits. On sent dans ses pages la touche très accentuée du témoin. Grâce à lui on entre en contact avec Jésus, on l'aperçoit, on l'entend.

Lisez plutôt. Toute sa vie obscure à Nazareth, les solidarités humiliantes d'une famille nombreuse et mélangée sans doute, les assujettissements multiples, vulgaires, qu'entraîne l'exercice d'un humble métier, tout cela n'est-il pas évoqué par cette exclamation des gens du village, lorsque Jésus revient dans sa patrie : « N'est-ce pas le

(1) Eusèbe, *Hist. ecclesiast.*, V 20, 6-7.
(2) *I Petr.*, I, 8.

charpentier, le fils de Marie, et le frère de Jacques et de José et de Jude et de Simon, et ses sœurs ne sont-elles pas ici parmi nous ? Et ils étaient scandalisés à son sujet (1). »

Mais voici le Maître près du lac : « Beaucoup de monde apprenant ce qu'il faisait vint à lui. Et il demanda à ses disciples qu'une petite barque fût à sa disposition à cause de la foule, afin qu'on ne le pressât point. Car il en guérit beaucoup, de sorte que tous ceux qui avaient des maladies se jetaient sur lui pour le toucher... Il monta en barque et s'assit étant sur la mer, et toute la foule était sur terre le long de la mer (2). »

Le voilà maintenant qui rentre à Capharnaüm. Remarquez comme tous ses gestes sont notés : « Et quand il fut dans la maison... s'étant assis... et ayant pris un enfant il le plaça au milieu d'eux, et l'ayant embrassé il leur dit : « Quiconque reçoit un de ces enfants à cause de mon nom me reçoit (3). » Une autre fois, « on lui amenait des enfants pour qu'il les touchât, et les disciples firent des reproches à ceux qui les amenaient. Or Jésus le vit, se fâcha et leur dit : « Laissez les enfants venir à moi, ne les empêchez pas ! » Pour peu que l'on fasse attention à ces paroles, on s'aperçoit que le ton y est, un peu vif même. Cela dit, Jésus accorda plus encore qu'on ne lui demandait. Non content de bénir ces petits en leur imposant les mains, il les embrasse (4). Marque touchante de son exquise bonté.

Tout à l'heure on percevait jusqu'à l'accent de sa voix dans les paroles que l'évangéliste citait. Ailleurs saint

(1) Marc, VI, 3 (trad. Lagrange).
(2) Ibid., III, 8-10 ; IV, 1.
(3) Ibid., IX, 33-37.
(4) Ibid., X, 13-16. Ici comme plus haut, saint Marc seul dit que Jésus a embrassé les enfants. De plus, saint Matthieu et saint Luc, en écrivant : « Laissez venir à moi les petits enfants *et* ne les empêchez pas », ne donnent plus l'accent de la parole parlée. (Cf. le commentaire du P. Lagrange.)

Marc nous donne les syllabes mêmes tombées de ses lèvres : « Prenant la main de l'enfant, il lui dit : « Talitha koum », ce qui signifie : « Jeune fille, je te le dis, lève-toi (1). »

Souvent la physionomie de Jésus, particulièrement son regard, nous apparaissent soudain au cours du récit. Ayant levé les yeux vers le ciel, il soupira, et dit : Ephphata ! (2) » Quand le jeune homme riche lui déclara : « Maître, j'ai observé tout cela depuis ma jeunesse », Jésus fixa sur lui son regard, et l'aima (3). Jésus a aussi une façon personnelle de regarder autour de lui, soit pour se rendre compte de l'état des lieux (4), ou pour découvrir quelqu'un dans la foule (5), soit pour prendre contact avec son auditoire (6), et pour exprimer les sentiments de son âme, sa sympathie pour ses disciples par exemple : « Et jetant un regard sur ceux qui étaient assis en cercle autour de lui, il dit : « Voici ma mère et mes frères ! (7) » C'est au contraire de l'indignation, mais plus encore de l'angoisse dont se chargent les yeux du Sauveur, lorsque les pharisiens cherchent méchamment à le trouver en défaut un jour de sabbat : « Promenant ses regards sur eux avec colère, attristé de l'endurcissement de leur cœur, il dit à cet homme (qui avait la main desséchée) : « Étends la main ! (8) »

Tour à tour se peignent sur son visage la pitié pour les malades (9), une tendre sollicitude pour ses disciples (10),

(1) Marc, v, 4.
(2) Ibid., vii, 33.
(3) Ibid., x, 21.
(4) Ibid., xi, 11.
(5) Ibid., vi, 32.
(6) Ibid., x, 23.
(7) Ibid., iii, 32.
(8) Ibid., iii, 5.
(9) Ibid., i, 4.
(10) Ibid., vi, 31.

une pure affection pour certaines âmes exquises dont il prend vivement la défense, si on leur fait de la peine (1), de la compassion pour cette foule qui le suit et à qui manquent l'aliment de la vie spirituelle aussi bien que le pain du corps (2), de la fatigue par moments et une grande lassitude morale (3), mais de l'intrépidité quand même pour accomplir sa destinée jusqu'au bout : « Or ils étaient en route, montant à Jérusalem, et Jésus marchait devant eux, et ils étaient troublés, et ceux qui suivaient avaient peur. Et prenant de nouveau les Douze auprès de lui, il se mit à leur dire ce qui devait arriver : « Voici que nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré (4)... »

Saint Marc ne fut pas seul à raconter l'Évangile. Avec des traits moins pittoresques sans doute, mais avec plus de développements, saint Matthieu et saint Luc s'y appliquèrent aussi. Saint Matthieu était un publicain que Jésus avait trouvé assis au bureau de la douane, près du lac, et qui sur un signe s'était levé pour le suivre. Il écrivit de bonne heure ses mémoires. Pour manier le calame, il avait évidemment plus de facilité que les autres, simples artisans adonnés aux travaux pénibles. Il rapporta avec un soin tout particulier les enseignements de Jésus, ses recommandations, ses paraboles, ses discours. Saint Luc, un disciple cultivé, venu plus tard, fit une longue enquête parmi les témoins oculaires. Il se renseigna près de ceux qui avaient connu Notre-Seigneur dès le début. Il interrogea, peut-être personnellement, sa mère elle-même. Et il nous raconta la vie du Christ, à commencer par les événements de sa nais-

(1) Marc, XIV, 6.
(2) Ibid., VI, 31 ; VIII, 2.
(3) Ibid., VIII, 12 ; IX, 19.
(4) Ibid., X, 32-33.

sance et de ses premières années dont Marie avait gardé le souvenir très vif et qu'elle repassait pieusement dans son cœur (1).

Enfin saint Jean, l'ami préféré du Maître, mit la dernière main à cette tâche. Clément d'Alexandrie, rapportant lui-même une tradition des anciens, nous dit pourquoi, sur ses vieux jours, le disciple bien-aimé entreprit son travail. « Constatant que les faits corporels avaient été relatés par les autres évangélistes, à la requête des autres disciples, et avec l'inspiration de l'Esprit, il composa l'évangile spirituel (2). » En effet, tandis que l'enseignement oral des apôtres, celui de saint Paul en particulier, qui nous est plus connu, avait insisté sur la divinité du Christ et dûment affirmé sa préexistance éternelle, saint Matthieu, saint Marc et saint Luc n'avaient guère mis en lumière dans leurs écrits que sa vie temporelle. Il était d'autant plus nécessaire de bien fondre en un seul tout ce qui de fait était uni dans la personne de Jésus, que ces deux perspectives apparaissaient comme juxtaposées dans l'esprit de plusieurs. Il en résultait un certain malaise, et déjà l'on pressentait qu'en s'attachant exclusivement soit à l'élément humain, soit à l'élément divin, plusieurs s'éloignaient de la vérité en des sens divers. Écrivant sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, le dernier survivant des disciples du Christ ferme très à propos les deux voies d'erreur dans lesquelles plusieurs commençaient de s'engager (3). « Des deux groupes de documents qu'on distingue jusque-là dans le Nouveau Testament, les uns ont décrit surtout la vie humaine de Jésus, les autres, le mystère de sa préexistence et de sa gloire. Ici tous ces traits se fondent dans l'unité

(1) Luc., I, 1-3 ; II, 19, 50-51.

(2) Fragments cités par Eusèbe, *Hist. ecclesiast.*, VI 14, 5-7.

(3) L. de Grandmaison, *Dict. Apologétique de la Foi cath.*, art. Jésus-Christ, n°s 437-438.

d'une même figure ; elle brille d'une clarté plus qu'humaine, et pour la méconnaître il faut la voiler, comme firent les bourreaux de la Passion; et cependant on sent bien qu'elle est humaine et vivante, et que ce n'est pas la spéculation théologique qui l'a formée, mais l'impression laissée par un homme comme nous sur un cœur d'homme (1). »

Il ne faut pas s'étonner d'ailleurs si un auditeur d'élite comme saint Jean a mieux recueilli des révélations plus intimes qui avaient moins frappé les autres. Lui-même nous assure qu'il n'a pas compris dès d'abord tout le sens des paroles du Seigneur. Et le Maître avait promis qu'avec l'aide de l'Esprit-Saint on comprendrait plus tard (2). Le temps a passé, Jean a mûri ses souvenirs dans de longues méditations poursuivies sous la lumière divine. Mais c'est bien le Christ authentique dont il raconte l'histoire. Comme chez saint Marc, les traits de vie réelle abondent dans son œuvre. Il peut affirmer avec une insistance émouvante : « Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie, — car la Vie a été manifestée, et nous l'avons vue, et nous lui rendons témoignage, et nous vous annonçons la Vie éternelle, qui était dans le sein du Père, et qui nous a été manifestée, — ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que vous aussi vous soyez en communion avec nous, et que votre communion soit avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ. Et nous vous écrivons ces choses afin que votre joie soit complète (3). »

Quelle joie en effet, quel bonheur pour nous, grâce aux

(1) J. Lebreton, *Les origines du Dogme de la Trinité*, Paris, 1919, p. 440.

(2) *Joan.* II, 22 ; XII, 16 ; XIV, 26 ; XVI, 4.

(3) *I Joan.*, I, 1-4.

récits de ces témoins, de voir Dieu vivant parmi nous ! « Dieu, personne ne le vit jamais », dit saint Jean, et ces mots trahissent l'immense besoin de voir Dieu dont nous avons parlé. Or ce besoin est satisfait maintenant : « Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous a manifesté Dieu (1). »

Si vous m'aviez connu, vous auriez aussi connu mon Père, disait Jésus au dernier soir de sa vie mortelle... Dès à présent vous le connaissez et vous l'avez vu. » Mais les apôtres n'avaient pas encore bien saisi le grand fait de l'Incarnation de Dieu. A preuve le bon Philippe qui répond : « Seigneur, montre-nous le Père, et cela suffit. » Philippe demandait une de ces théophanies telles que l'Ancien Testament en raconte. Une grâce bien plus grande lui était faite, et il n'y prenait pas garde. Quand Dieu se manifestait à Moïse au milieu des éclairs et du tonnerre, sur le Sinaï, les Israélites terrifiés se prosternaient le front dans la poussière. Mais aujourd'hui Dieu était cet homme qui venait de partager avec ses disciples, avec « ses amis, ses petits enfants », le repas du soir, et qui s'attardait à converser doucement en leur compagnie sous la clarté de la lampe. « Jésus lui dit : Il y a longtemps que je suis avec vous, et tu ne m'as pas connu? Philippe, celui qui m'a vu, a vu le Père. Comment peux-tu dire : Montrez-nous le Père? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même; le Père qui demeure en moi fait ses œuvres. Croyez-moi, je suis dans le Père et le Père est en moi; si vous ne le croyez pas sur ma parole, croyez-le du moins à cause des œuvres elles-mêmes (2). »

F.-D. JORET, O. P.

(1) *Joan.*, I, 18.
(2) *Joan.*, XIV, 6-11.

Louange et oblation

« Les enfants de l'Église ont tous la science de leur mère dans la liturgie sacrée qui contient la méthode la plus parfaite de l'oraison, la plus traditionnelle, la mieux ordonnée, la plus simple, et celle qui laisse le plus d'essor à la liberté de l'Esprit-Saint. »

(Mme l'Abbesse de Sainte-Cécile de Solesmes, *La vie spirituelle et l'oraison*, ch. IX.)

Depuis le jour où Dom Guéranger a été envoyé par Dieu pour remettre les âmes sur le chemin des sources vivifiantes de la prière, à savoir les livres de l'Église et entre tous le missel, le mouvement liturgique dont le grand abbé s'est fait providentiellement l'initiateur a pris une telle vitalité, qu'il est encore impossible de prévoir tous les merveilleux développements que l'avenir lui réserve. L'importance toujours plus reconnue et mieux comprise du saint Sacrifice de la Messe dans la vie chrétienne est, parmi les nombreux fruits de ce bienfaisant renouveau, celui dont nous nous réjouissons le plus. Il est très certain que depuis longtemps les âmes vraiment chrétiennes n'ont jamais aussi bien senti qu'aujourd'hui la nécessité de participer à la messe, et de s'unir aussi étroitement qu'il se peut à la prière et à l'action du prêtre, afin de concélébrer, en quelque sorte, avec lui. Rien n'est plus consolant que de

voir le missel, jadis si délaissé par nombre de personnes pieuses et même de prêtres, redevenir le véritable manuel du peuple fidèle et le livre par excellence de la prière catholique.

Mais, disons-le tout de suite, ce livre précieux ne sera jamais assez feuilleté, jamais assez scruté, car il en est du missel comme des livres saints : il contient des richesses inépuisables, et toujours nouvelles, *nova et vetera*. Très souvent, les textes liturgiques les plus fugitifs et les plus insignifiants en apparence renferment, pour ceux-là qui veulent bien prendre la peine d'en pénétrer le contenu, un aliment très substantiel et d'une exquise saveur. Nous voudrions justement, dans ces quelques pages, attirer l'attention de nos lecteurs sur cette toute petite partie du propre de la messe intitulée dans le missel : *Offertoire* (Offertorium), et qui passe trop facilement inaperçue à cause de son habituelle brièveté et de l'humble place qu'elle occupe. Sous ce double rapport, il faut en convenir, les autres pièces de chant du propre de la messe sont beaucoup plus favorisées. L'introït, qui n'accompagne plus, comme autrefois, l'entrée du pontife et de son cortège dans la basilique, mais qui du moins continue d'ouvrir la messe, a conservé quelque chose de son antique solennité. Les différentes mélodies qui suivent les lectures et précèdent l'évangile : graduel, trait ou alleluia, ont toujours eu une importance particulière. Comme le note Mgr Duchesne, à la différence des autres parties chantées de la messe, « le graduel et les chants similaires sont exécutés pour eux-mêmes ; pendant qu'on les exécute, célébrants et assistants n'ont rien autre chose à faire que de les écouter. C'est là l'antique chant des psaumes qui, dans la primitive Église, se mêlait aux lectures des livres sacrés (1) ». Quant à l'offertoire réduit

(1) *Origines du culte chrétien*, 4e édition, p. 172.

aujourd'hui à n'être plus qu'une simple antienne dépourvue de verset, intercalé entre le chant du *Credo* et le morceau d'orgue qui accapare jusqu'à son nom, il a tout l'air d'un débris dont l'unique raison est de conserver le souvenir d'un usage antique, celui de l'offrande. A considérer le peu d'importance qui lui est donnée dans la liturgie actuelle, on ne se douterait pas que l'offertoire est une prière du plus haut intérêt, comme nous nous proposons de le montrer au cours de cette étude.

Tout d'abord, qu'il nous soit permis de rappeler l'origine très vénérable de ce chant de l'offertoire, qui remonte, comme celui de la communion, à une plus haute antiquité que le chant de l'introït, lequel ne serait, selon Mgr Batiffol (1), qu'une création romaine du VI^e^ siècle. Nous sommes certains que l'usage de chanter l'offertoire fut introduit à Carthage dès le IV^e^ siècle, du vivant de saint Augustin, puisque nous avons sur ce point le témoignage du saint Docteur lui-même, qui composa — vers 397 — un opuscule aujourd'hui perdu, le *Contra Hilarum*, dont le but était de défendre l'heureuse innovation contre les attaques d'un certain Hilaire, personnage de rang tribunitien. Celui-ci avait fait campagne contre « la coutume, alors en voie de s'établir à Carthage, de dire des *hymnes tirées du livre des Psaumes* à l'autel, soit avant l'oblation, soit pendant que se distribuait au peuple ce qui avait été offert (2) ».

(1) *Leçons sur la messe*, p. 111.

(2) *Retract.* II, 11. — Mgr Duchesne fait remarquer deux choses à propos de ce passage : d'abord l'emploi du mot *hymne* pour désigner un psaume et aussi l'usage d'emprunter au livre des Psaumes le texte de l'offertoire. Dans le Propre du Temps nous n'avons en tout que 14 offertoires qui soient empruntés à d'autres parties de l'Écriture que le Psautier : Exode, Lévitique, Isaïe, Zacharie, Daniel, Job, Tobie, Esther, saint Matthieu et le Livre des Actes. Encore faut-il observer que dans les messes les plus anciennes, comme celles par exemple du

Mais ce qui constitue, selon nous, l'intérêt particulier de l'offertoire, son intérêt intrinsèque, c'est que, primitivement, il faisait régulièrement suite à l'évangile (1). Or dans les anciennes réunions liturgiques, où l'enseignement donné sous forme de lecture alternait avec la prière, les parties chantées n'étaient pas sans présenter fort souvent un rapport étroit avec les différentes leçons auxquelles elles correspondaient et dont elles formaient soit le complément, soit le commentaire, d'une manière très habile et toujours très libre. C'est là, du reste, ce qui se vérifie encore aujourd'hui dans l'antique office du Samedi Saint, où chacun des traits n'est que la continuation de la précédente prophétie (2). Il est facile de retrouver le même procédé dans un certain nombre de messes du temporal — les plus anciennes généralement, comme celles du Carême — où le graduel se rattache visiblement à la lecture à laquelle il fait suite, épître ou prophétie (3). L'É-

temps de la Septuagésime et du Carême, tous les offertoires sont tirés du Psautier, sauf celui du jeudi après le deuxième dimanche de Carême. Et les messes du jeudi sont, comme chacun le sait, de composition plus récente.

(1) Il y avait quelquefois, il est vrai, entre la lecture de l'évangile et le chant de l'offertoire, l'homélie du pontife; mais celle-ci, toujours brève, roulait justement sur le passage dont lecture venait d'être faite, et inspirait même, souvent, le texte de l'offertoire. Sans doute entre l'évangile et l'offertoire, il devait y avoir, selon Mgr Duchesne (*op. cit.* p. 175), *la prière des fidèles*. La conjecture est très vraisemblable. Il convient cependant d'observer qu'il ne reste pas trace de ces *Orationes sollemnes* dans les sacramentaires ni dans les *ordines romani*. Rien ne prouve par conséquent qu'elles aient encore existé à l'époque de saint Grégoire, et, même en admettant qu'elles aient été alors en usage, il n'en résulterait pas qu'elles aient dû être récitées à toutes les messes solennelles, surtout aux messes stationnales déjà pourvues de la prière litanique. — Quant à l'usage de chanter le *Credo* après l'évangile, il ne s'est introduit à Rome qu'au XI[e] siècle.

(2) A remarquer en particulier les traits : *Cantemus Domino* et *Attende cœlum*.

(3) Citons à titre d'exemple les deux graduels du mercredi des

pouse du Christ, dont le cœur s'était enflammé d'amour en écoutant la parole de Dieu ou le récit de ses œuvres — *concaluit cor meum intra me, et in meditatione mea exardescet ignis* —pouvait-elle ne pas donner libre cours à ses sentiments en les exprimant dans une ardente prière? Tant il est vrai que « la liturgie sacrée contient la méthode *la plus parfaite* de l'oraison ». Mais il est de toute évidence que la pièce de chant qui gagne surtout à l'application de ce système — s'il est permis de parler de système en matière de liturgie — c'est l'offertoire, puisqu'il fait suite à la lecture de l'Évangile, le livre saint par excellence, celui qui nous rapporte les gestes mêmes du Verbe fait chair. Il n'est pas rare du tout — ceci n'est pas assez mis en lumière — que l'Église, sous la pression de l'Esprit qui l'anime, s'empare des paroles et des exemples de son divin Époux, en dégage les enseignements les plus sublimes, et les enchâsse comme de l'or très fin dans la brève antienne qui suit l'évangile. Nous ne connaissons pas, à vrai dire, de pièces d'une délicatesse plus touchante, d'une tendresse plus spontanée, et quelquefois aussi d'une familiarité plus simple (1) que ces chants de l'offertoire. Ici l'Épouse du Christ laisse de côté tout élément discursif, pour s'abandonner éperdûment dans les bras du Seigneur, et lui dire son amour en des accents d'une incomparable suavité. Nulle part, croyons-nous,

Quatre-Temps de l'Avent, et le graduel du mardi après le deuxième dimanche de Carême. On pourrait en énumérer bien d'autres.

(1) Nous songeons particulièrement à ce singulier offertoire du XXII[e] dimanche après la Pentecôte, qui est tiré du Livre de Job, et où l'Église sans craindre de lasser le Seigneur, lui répétait jusqu'à 9 fois de suite, sur tous les tons, c'est le cas de le dire, la même plainte attristée. Cette curieuse répétition se trouve dans un des versets aujourd'hui supprimés. L'Église sait bien que l'importunité dans la prière n'est pas pour déplaire à Celui qui a dit : *oportet semper orare et non deficere* (Lc. XVIII, 1.)

l'Église ne révèle davantage sa science de la prière, et son pouvoir sur le cœur de l'Époux. Elle sait adapter le texte de l'offertoire à la lecture de l'évangile, l'y rattacher, parfois l'y incorporer presque, avec un art consommé et qui ne trahit pourtant ni la recherche ni l'effort. Nous ne pensons pas qu'en dehors des chefs-d'œuvre de la tragédie grecque, où le chœur intervient avec tant de liberté et s'unit si étroitement à la trame de l'action, nous puissions rien trouver de plus émouvant et de plus pathétique, que ces pièces de chant du missel. On ne fera jamais assez remarquer aux fidèles instruits, et qui ont le noble souci de la beauté, tout ce qu'il y a de vie intense et d'unité profonde dans l'*acte* liturgique de la messe (1).

Le moment, du reste, avait été bien choisi par l'Église pour offrir le plus bel hommage de son chant et de sa louange. Tandis que toute l'assemblée, clergé et fidèles, présentait à Dieu les dons du pain et du vin, ne convenait-il pas de parfaire cette oblation matérielle, et d'en rehausser encore le symbolisme déjà si riche, en y joignant, par le moyen de la voix, l'expression du sacrifice intérieur de la divine charité? Cette prière mélodieuse, qui jaillit du cœur de l'Église au moment où elle présente au Roi des rois les éléments qui doivent servir au sacrifice, devient elle-même une véritable oblation de louange (2), et mérite

(1) Quelqu'un dont le sens liturgique était remarquablement aiguisé, le Père Clérissac, insistait avec complaisance sur cette idée que le sacrifice de la messe est un *acte*. « La messe *passe, passe*, disait-il, les paroles se succèdent, mais ce n'est pas un discours, c'est un *acte* qui s'exécute dans cette forme si vigoureuse, si positive, toute concentrée et comme ramassée autour de la consécration. »

(2) L'offertoire de la messe de la dédicace : *Domine Deus in simplicitate cordis mei laetus obtuli universa...*, traduit à merveille la joie qui doit accompagner le rite généreux de l'oblation. *Hilarem datorem diligit Deus*, nous dit saint Paul. C'est pour cela que les offertoires comptent parmi les plus belles mélodies du graduel. Ce qui y domine, c'est une joie très pure et très calme, une sérénité vraiment supra-

alors très proprement, elle aussi, le nom d'offrande, *offerenda*, que lui donnaient les anciens liturgistes. Si le chant de l'offertoire n'accompagne plus, aujourd'hui, un rite tombé en désuétude dès le Moyen-Age, il continue néanmoins d'être exécuté pendant que le prêtre fait au nom de tous l'oblation du pain et du vin. L'appel à la prière collective que le célébrant adresse à l'assistance immédiatement avant de procéder à l'acte de l'oblation (1) n'a donc pas perdu toute raison d'être, puisque les fidèles sont invités par là à s'unir étroitement de cœur et d'esprit au chant de l'offertoire, qu'ils doivent considérer comme l'expression de leur propre prière.

Si dans les messes anciennes, comme nous allons le montrer, le texte de l'offertoire se rapporte le plus souvent à l'évangile qui précède (2), il n'est pas rare non plus qu'il y soit fait allusion soit au rite, soit à la matière de l'oblation, le pain et le vin. Ceci n'a rien que de très normal. Les offertoires de l'Épiphanie, de la Pentecôte, pour ne citer que ceux-là, se réfèrent au rite de l'offrande. L'offertoire du mercredi de Pâques, en rappelant le don de la manne, attire l'attention sur le pain matériel que le sacrifice va transformer en une nourriture céleste. Il arrive, du reste, que, tout en se rapportant au rite de l'offrande qu'il soutient et complète, l'offertoire s'inspire en même temps de

terrestre. — La prière de l'offertoire constituait, pour ainsi dire, la *forme* de l'oblation.

(1) Nous voulons parler de l'*Oremus*, qui, selon Mgr Duchesne, préludait primitivement à la « Prière des fidèles ». S'il a été conservé, n'est-ce pas précisément pour le motif que nous indiquons ? Il n'est donc pas tout à fait exact de dire que cette invitation n'est plus suivie d'aucun effet, car « le morceau de chant » qu'exécute le chœur est purement et simplement une prière.

(2) Il serait évidemment très exagéré de dire que ce rapport existait *toujours*. Nous nous contentons de soutenir que le texte de l'offertoire s'inspire *fréquemment* de l'évangile, et en fait ressortir le profond enseignement.

l'évangile. Tel est précisément le cas de l'offertoire de l'Epiphanie : *Reges Tharsis et insulae* MUNERA OFFERENT..., qui fait écho à la finale de l'évangile, où saint Matthieu nous raconte l'adoration des Mages venus de très loin pour présenter leurs dons à l'Enfant-Roi : *Et apertis thesauris suis,* OBTULERUNT *ei* MUNERA, *aurum, thus et myrrham.* Ici, la figure est évoquée après la réalité.

Malheureusement, il faut le reconnaître, deux causes font perdre aujourd'hui à l'offertoire un peu de l'intérêt qu'il présentait jadis. La première consiste en ceci, que, par suite de certaines suppressions ou interversions survenues avec le temps dans le Missel, l'unité primitive d'un assez grand nombre de messes a été brisée, et le lien qui y rattachait les chants aux lectures s'est trouvé par là même également rompu.

C'est la raison pour laquelle, croyons-nous, on chercherait vainement une correspondance entre l'offertoire et l'évangile, dans les messes du Temps après la Pentecôte, messes dont les différentes parties sont aujourd'hui plutôt juxtaposées que réellement unies entre elles. En conséquence, nous n'utiliserons dans la présente étude que les messes du Carême (1), qui ont gardé intacte leur disposition ancienne, et dont, par ailleurs, l'intérêt liturgique n'a pas besoin d'être souligné.

Un autre fait, plus regrettable, est la mutilation infligée au chant de l'offertoire, dont la contexture présentait dans les anciens antiphonaires un développement beaucoup plus étendu que celui de notre graduel. L'offertoire comportait jadis, en plus de l'antienne qui seule est demeurée, trois ou quatre versets. L'*Ordo* romain II, qui remonte au commencement du IX[e] siècle, mentionne encore le chant de l'offer-

(1) Nous avons étudié dans la revue *La Vie et les Arts liturgiques* (janvier 1923) les offertoires du temps de la Septuagésime.

toire en ces termes : « Tunc cantatur offertorium *cum versibus*. » Telle est la disposition que nous retrouvons dans l'antiphonaire grégorien et que nous nous proposons d'utiliser, car il arrive souvent que les versets disparus, choisis avec le plus grand soin par l'Église, selon la juste remarque de Durand de Mende — *Offertorii versus* CUM MULTA DILIGENTIA *ab antiquis patribus inventi* (1) — font mieux ressortir que l'antienne la signification profonde de l'offertoire et son rapport étroit avec l'évangile. L'antienne était sans doute répétée intégralement ou en partie, après chaque verset. Nous avons conservé quelques traces de cet usage dans les offertoires des XVI^e^ et XXIII^e^ dimanches après la Pentecôte.

Selon Mgr Batiffol, la réduction du chant de l'offertoire à sa seule antienne serait due à la réaction de la messe privée sur la messe solennelle, et aussi à la disparition du rite de l'offrande, même à la messe solennelle (2). Quoi qu'il en soit, la suppression des versets était un fait accompli au XIII^e^ siècle. « A présent — nous dit Durand de Mende — les versets de l'offertoire sont omis presque partout (3). » La suite de cette étude, en montrant l'intérêt des versets aujourd'hui disparus, fera peut-être partager à plus d'un lecteur notre vif désir de voir restituer à l'offertoire cette contexture antique, qui en fait une des prières les plus expressives de la liturgie.

Et maintenant parcourons, en suivant l'ordre du missel, les différents offertoires du Carême, ceux-là du moins dont l'intérêt est plus remarquable et le rapport avec l'évangile plus évident.

(1) *Rationale*, IV, 27.
(2) *Leçons sur la messe*, p. 153.
(3) *Op. cit.* IV, 27.

Les offertoires du Carême

Le lundi de la 1re semaine du Carême. — Nul n'ignore la place que l'accomplissement des bonnes œuvres (*pia opera*), surtout des œuvres de miséricorde, doit occuper dans l'observance quadragésimale. Pour saint Augustin le jeûne et l'aumône sont, en quelque sorte, les deux ailes qui portent notre prière (1). Déjà les deux évangiles du mercredi des Cendres et du vendredi suivant nous ont entretenus de la triple obligation de la prière, du jeûne et de l'aumône, ainsi que de la récompense qui en est le fruit. L'évangile de ce premier lundi de Carême revient sur la pratique de la miséricorde sous ses différentes formes : l'entretien des indigents, l'hospitalité, le soin des malades, la visite des captifs. Or, ce que l'Église s'efforce ici d'insinuer à ses enfants, c'est que de telles œuvres sont, avant tout, des moyens précieux de témoigner notre amour au Seigneur lui-même, qui se cache dans ses frères faibles ou infirmes (2). Les mondains, aveuglés par l'esprit charnel, ne comprennent pas, eux, le prix véritable et la valeur toute surnaturelle des œuvres de bienfaisance. S'il leur arrive d'en pratiquer quelques-unes, ce n'est jamais qu'en vertu de cette compassion purement humaine qui s'appelle la philanthropie et qui reçoit sa récompense ici-bas. Leurs œuvres ne vont jamais jusqu'au cœur de Dieu. Heureux donc le regard de celui-là qui, illuminé par la divine charité, sait reconnaître dans les affligés de ce monde les frères de Jésus. Le

(1) « His diebus piarum *eleemosynarum*, et frugalium *jejuniorum*, *oratio* nostra in superna sustollitur ». (S.207.3.)

(2) On le voit bien par la communion de ce même jour, où l'Église reprend l'affirmation du Seigneur : « En vérité je vous le dis, ce que vous avez fait au plus petit d'entre mes frères, *c'est à moi* que vous l'avez fait. » La communion, comme l'offertoire, se rapporte fréquemment à l'évangile du jour, et souvent même lui est textuellement empruntée.

prix de l'aumône vient, aux yeux de l'Église, du motif tout surnaturel qui l'inspire, et qui la fait remonter au Christ en personne.

Écoutons à présent le chœur solliciter de Dieu, dans le chant de l'offertoire, cette pureté du regard intérieur, qui fait découvrir à l'âme, illuminée par la foi et la charité, le sens profond des œuvres que lui commande la Loi nouvelle et qui lui permet de les accomplir non seulement selon la lettre, mais encore dans l'Esprit même de Jésus : *Ouvre mes yeux* — REVELA (1) OCULOS MEOS — *et je considérerai les merveilles* (de la Loi), *ô Seigneur, pour que tu m'enseignes tes préceptes. Donne-moi l'intelligence, et j'aurai la science de tes commandements.* DA MIHI INTELLECTUM, ET DISCAM MANDATA TUA.

Pourvue de cette connaissance proprement *spirituelle* de la Loi, l'âme peut s'exercer ensuite en toute vérité dans l'accomplissement des préceptes, comme il était dit dans le 1er verset : «... Et viam justificationum tuarum exquiram *et in praeceptis tuis exercebor.* » Et, réalisant fidèlement, surnaturellement, les préceptes de la Loi, l'âme y trouvera sa vie et ses délices : «... et CONSOLATIO MEA *justificationes tuae sunt* » (2e verset). Est-il vraiment prière mieux adaptée à l'enseignement de l'Évangile ?

Le Mercredi des Quatre-Temps de Carême. — La station de ce jour, en raison de son importance, a lieu dans la grande basilique de Sainte-Marie-Majeure, érigée, au lendemain du Concile d'Éphèse, à la gloire de Celle qui venait d'être solennellement proclamée *Mère de Dieu.* C'est pourquoi l'évangile de notre messe se clôt sur un épisode que l'Église aime à rappeler pour l'honneur de la Vierge très sainte. L'évangéliste nous montre cette Mère vigilante venant, avec les parents de Jésus, chercher le Sauveur à

(1) Telle est la leçon de l'antiphonaire grégorien.

Capharnaüm afin de le soustraire à l'importunité de la foule toujours insatiable de la divine parole. Nous savons quelle fut la réponse surprenante de Jésus à cette tendre démarche, réponse où l'Église, éclairée par l'Esprit même de Dieu, se plaît à découvrir le plus bel éloge de la sainteté de Notre-Dame : *Étendant la main vers ses disciples : Voici* — dit Jésus — *ma mère et mes frères. Car quiconque* FAIT LA VOLONTÉ *de mon Père, qui est aux Cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère.* — Pensez-vous que la Vierge ait été contristée d'une telle parole, et qu'elle y ait vu un reproche? Oh non, certes. Car voici sa réponse, c'est l'Épouse du Christ qui l'a lue dans le cœur de sa divine Mère, et qui, la faisant sienne, exprime, dans l'offertoire, cette touchante protestation d'amour : *Je m'exercerai dans tes commandements, que j'ai tant aimés* — QUAE DILEXI VALDE. — *Oui, j'élèverai mes mains vers tes commandements objet de mon amour* — QUAE DILEXI. — Et avec quel accent de suprême tendresse le chœur prononce ce double *dilexi*! Qui donc a plus aimé que la Vierge, et mieux réalisé que la *Servante du Seigneur*, les volontés célestes? Se constituer gardienne de la Loi divine, c'était justement le privilège de Marie, privilège qu'elle a transmis comme une dot infiniment précieuse à l'Épouse de son Jésus : *Ma part, Seigneur, je l'ai dit, c'est de garder ta Loi* : PARS MEA, *Domine, dixi* CUSTODIRE LEGEM TUAM (verset 1).

Le lundi de la 2e semaine de Carême. — L'évangile de ce jour met en opposition l'endurcissement des Juifs de plus en plus abandonnés de Dieu et déjà condamnés à mourir dans leur péché, avec l'attitude docilement filiale du Seigneur à l'égard de son Père, lequel demeure toujours avec lui. Ici les paroles du chœur sont comme l'écho prolongé des dernières déclarations du Sauveur. C'est l'Épouse qui redit après l'Époux toute la confiance qu'elle puise dans l'amour qui l'unit à Dieu : « Je ne fais rien de moi-

même, disait Jésus, et tout ce que j'enseigne, je le tiens de mon Père. *Et a meipso facio nihil, sed* SICUT DOCUIT ME PATER, *hæc loquor*. Celui qui m'a envoyé est avec moi, et il ne m'a jamais laissé seul, car je ne fais jamais que son bon plaisir. *Et qui me misit,* MECUM EST, *et non reliquit me solum, quia ego,* QUÆ PLACITA SUNT EI, FACIO SEMPER. » Même au milieu de sa Passion, le Christ n'a jamais été proprement abandonné par son Père ; pas un instant il n'a perdu la jouissance de la vision béatifique. Or l'Église, Épouse du Christ, et qui ne forme avec lui qu'une seule chair, c'est-à-dire un seul corps mystique, reproduit, dans sa propre vie, les états de son Époux. C'est pourquoi dans l'antienne de l'offertoire elle bénit le Seigneur, qui lui donne en partage sa divine intelligence : *Benedicam Dominum qui* TRIBUIT MIHI INTELLECTUM. Elle aussi a toujours le yeux fixés sur Lui, pour accomplir en toutes choses son bon plaisir. *Providebam Dominum in conspectu meo* SEMPER. Car le Seigneur se tient toujours à sa droite pour l'empêcher de chanceler au milieu de ses tribulations. *Quoniam* A DEXTRIS EST MIHI, *ne commovear*. — Entrevoyant déjà les noces éternelles, l'Épouse chantait dans le dernier verset son espérance de revoir son Bien-Aimé : « Après m'avoir montré le chemin de la vie, tu me rempliras de joie par la vue de ton visage, et à ta droite, je jouirai de délices sans fin. »

Le mardi de la 2e semaine de Carême. — Le Carême est, selon la conception traditionnelle, la grande retraite préparatoire à la Solennité Pascale. Cette solennité, qui se réfère à la mort du Seigneur en même temps qu'à sa résurrection, nous rappelle tout à la fois le souvenir de la suprême humiliation du Verbe de Dieu — *humiliavit semetipsum... usque ad mortem... crucis* — et de sa glorieuse exaltation par le Père céleste — *propter quod et Deus exaltavit illum*. Pour faire participer ses enfants au Mystère Pascal,

et leur faire partager l'humiliation du Christ, l'Église, au seuil de la Grande Semaine, invite les chrétiens à entrer dans les mêmes sentiments qui ont amené le Verbe de Dieu à se revêtir de notre chair pécheresse et à s'anéantir jusqu'à la mort de la Croix (1). Mais ils n'attendront pas le dimanche des Rameaux pour s'exercer à l'humilité. Ils s'y entraîneront, pour ainsi dire, pendant le Carême. L'Église leur rappelle souvent ce devoir. Elle le fait notamment le 2e mardi de Carême, lorsqu'elle propose à l'attention des fidèles cette parole de Jésus, qui résume tout l'enseignement de l'évangile : « Le plus grand parmi vous sera votre serviteur ; mais quiconque s'élève sera humilié, *et quiconque s'humilie sera élevé*, — ET QUI SE HUMILIAVERIT EXALTABITUR. » Le chœur de répondre aussitôt, avec une simplicité touchante, à l'invitation que l'Épouse transmet au nom de l'Époux. Et ce sont les paroles mêmes par lesquelles le saint roi David, contrit et humilié, déplorait ses fautes, qui lui viennent sur les lèvres, sous une inspiration toute divine : *Miserere mei, Domine, secundum magnam misericordiam tuam* ; *dele, Domine*, INIQUITATEM MEAM. — Dans le premier des versets qui suivaient jadis cette antienne, le chœur confessait son iniquité : *Quoniam* INIQUITATEM MEAM AGNOSCO *et peccatum meum contra me est semper*. Puis, se souvenant de la promesse de Jésus : « Quiconque s'humilie sera élevé », le chœur ajoutait, avec infiniment d'habileté : « Aie pitié de moi, afin de justifier tes promesses : *Miserere mei, ut justificeris, Domine, in sermonibus tuis.* »

(*A suivre.*)

fr. EMMANUEL FLICOTEAUX, O. S. B.
Abbaye Saint-Paul, Oosterhout.

(1) Épître du dimanche des Rameaux.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Les belles images de saint François de Sales

Dans son volume sur saint François de Sales (coll. « Les Saints »), A. de Margerie consacre un chapitre à l'écrivain. Après avoir montré à quel point il est en avance sur les écrivains de son temps « par le tour, l'aisance des constructions, le dégagement de la phrase », combien « plus moderne et plus près du français définitif », il conclut : « En somme, c'est bien le vrai style de la France chrétienne, clair, simple, fin, animé, résolu, tendre, avec une petite pointe de gaieté aimable qui ne s'émancipe jamais, et de douce malice qui ne fait jamais de blessure. » Et il ajoute : « Il se permet cependant deux luxes. L'un est le luxe de la tendresse... L'autre est le luxe des comparaisons. » C'est cet autre qui est le sujet du présent article.

Oui, certes, les comparaisons abondent, surabondent, foisonnent,... on les rencontre à chaque pas, on marche dessus. Elles sautent aux yeux, elles éblouissent. Et elles coulent de trois sources : l'Écriture sainte, la science ou soi-disant telle, la réalité. Des deux premières je dirai peu, et comme par manière d'avant-propos.

Que saint François ait beaucoup cité l'Écriture sainte, cela va de soi : n'est-ce pas le Livre, la Parole de Dieu ? Mais, et c'est le caractère personnel de l'usage qu'il en fait,

il y cherche et recherche matière à comparaisons. Dans la seule *Introduction à la vie dévote*, je relève employés comme tels les personnages, faits ou traits suivants : Michol et la statue de David ; les Israélites et la Terre promise (3 fois) ; l'échelle de Jacob (2 fois) ; le jeune Tobie et son guide angélique ; les mouches mortes qui gâtent le parfum ; les Nazaréens abstinents ; Élisée et la veuve de Sarepta ; Achaz et le signe divin ; David dansant devant l'arche ; Moïse et le buisson ardent ; Ésaü avec sa peau velue, et Jacob avec ses *gants* ; Balaam et son ânesse ; l'Épouse des cantiques ; Abimélech dans ses rapports avec Isaac et Rebecca ; Ève donnée par Dieu à Adam comme épouse ; David épargnant Saül endormi dans la caverne.

Il s'est d'ailleurs expliqué sur l'usage à faire des passages tirés de l'Écriture et de leur interprétation, dans sa lettre sur la Prédication à l'archevêque de Bourges, André Frémiot (1). Il rappelle les « quatre manières que les anciens ont remarquées :

> Littera facta docet : quid credas, allegoria ;
> Quid speres, anagoge ; quid agas, tropologia.

Il n'y a pas trop bonne quantité ; mais il y a de la rime et encore plus de raison ». Le sens littéral et le sens anagogique ne nous concernent point ici. « Pour le sens allégorique il faut que le prédicateur observe quatre ou cinq points », dont le second intéresse directement notre sujet. « Où il n'y a pas très grande apparence que l'une des choses ait été la figure de l'autre, il ne faut pas traiter les passages, l'un comme figure de l'autre, mais simplement par manière de comparaison, comme, par exemple, le genévrier, sous lequel Élie s'endormit de détresse, est interprété allégoriquement par plusieurs de la croix ; mais moi,

(1) Au 2e vol. des *Lettres*, dernière édition des Œuvres complètes.

j'aimerais mieux dire ainsi : comme Élie s'endormit sous le genévrier, ainsi nous devons nous reposer sous la croix de Notre-Seigneur par le sommeil de la sainte méditation ; et non pas ainsi, qu'Élie signifie le chrétien, et le genévrier signifie la croix. Je ne voudrais pas assurer que l'un signifie l'autre, mais je voudrais bien comparer l'un à l'autre. » C'est cela même : il traite beaucoup de passages de l'Écriture par manière de comparaisons. Même remarque pour le sens tropologique, celui qui rapporte les textes scripturaires à ce qui se passe en l'âme et dans la conscience.

Mais saint François ne trouve pas des comparaisons seulement dans les faits, les histoires de l'Écriture. Il y a mieux et plus fin. « Or il y a un secret en ceci, qui est extrêmement profitable au prédicateur : c'est de faire des similitudes tirées de l'Écriture, de certains lieux où peu de gens les savent remarquer ; et ceci se fait par la méditation des paroles. Exemple. David, parlant du mondain, dit : *Periit memoria eorum cum sonitu.* Je tire deux similitudes de deux choses qui se perdent avec le son. Quand on casse un verre, en se cassant il périt en sonnant : ainsi les mauvais périssent avec un peu de bruit, on parle d'eux à leur mort. Mais comme le verre cassé demeure du tout inutile, ainsi ces misérables, sans espoir de salut, demeurent à jamais perdus. L'autre, quand un grand riche meurt, on sonne toutes les cloches, on lui fait de grandes funérailles ; mais passé le son des cloches, qui le bénit ? qui parle de lui ? personne... Et certes qui observera ceci fera fructueusement beaucoup de belles similitudes, esquelles similitudes il faut observer la décence à ne dire rien de vil, abject et sale. »

Un bon nombre de comparaisons pseudo-scientifiques sont empruntées à l'histoire naturelle, ou plutôt préternaturelle, que le saint avait étudiée dans Aristote, Pline et quelques autres. Il les avait retenues, et les écrit comme

elles lui viennent, mais souvent en citant ses auteurs, ou leurs auteurs, comme pour dégager sa propre responsabilité. Les suivantes, que je relève dans l'*Introduction à la vie dévote*, en donneront une idée ainsi que de leur application :

« Le scorpion qui nous a piqués est vénéneux en nous piquant ; mais étant réduit en huile, c'est un grand médicament contre sa propre piqûre. » Ainsi le péché, quand on le commet, et quand on le confesse.

« Les perles qui sont conçues et nourries au vent et au bruit des tonnerres n'ont que l'écorce de perles et sont vides de substance. » Ainsi l'orgueil vide les meilleures qualités.

« Les crocodiles n'endommagent que ceux qui les craignent » !

« Comme les boucs touchant de la langue les amandiers doux les font devenir amers, ainsi ces âmes puantes et cœurs infects ne parlent guère à personne... qu'elles ne le fassent déchoir de la pudicité ; elles ont le venin aux yeux et en l'haleine comme les basilics. »

« Comme il y a du miel en Héraclée de Pont, qui est vénéneux et fait devenir insensés ceux qui le mangent parce qu'il est recueilli sur l'aconit qui est abondant en cette région-là ; ainsi l'amitié fondée sur la communication des faux et vicieux biens est toute fausse et mauvaise. » Et la comparaison s'amplifie et se diversifie : ce miel ressemble à l'autre, comme l'amitié mondaine ressemble à la vertueuse, mais il est plus doucereux, il excite un tournoiement de tête, il trouble la vue, il donne enfin une grande amertume en la bouche.

« L'herbe Aproxis reçoit et conçoit le feu aussitôt qu'elle le voit. » Ainsi de l'amour : « Qui prend est pris à ce jeu. »

« Les chèvres, selon Alcméon, haleinent par les oreilles

et non par les naseaux ; il est vrai qu'Aristote le nie ; or ne sais-je ce que c'en est, mais je sais bien pourtant que notre cœur haleine par l'oreille. »

« Le serpent a la langue fourchue et à deux pointes, dit Aristote ; et telle est celle du médisant qui d'un seul coup pique et empoisonne l'oreille de l'écoutant et la réputation de celui de qui elle parle. »

« Les champignons, selon Pline, étant spongieux et poreux, comme ils sont, attirent aisément toute l'infection qui leur est autour, si que, étant près des serpents, ils en reçoivent le venin. » Ainsi les bals, les danses...

« Nous sommes comme les perdrix de Paphlagonie qui ont deux cœurs ; car nous avons un cœur doux, gracieux et courtois en notre endroit, et un cœur dur, sévère et rigoureux envers le prochain. »

« Les dames tant anciennes que modernes ont accoutumé de pendre des perles en nombre à leurs oreilles, pour le plaisir, dit Pline, qu'elles ont à les sentir grillotter s'entre-touchant l'une l'autre... »

Preuves suffisantes, n'est-il pas vrai? que plus d'une fois « l'idée toujours juste est représentée sous une image fausse et reconnue telle aujourd'hui... Quand il regarde la nature à travers la science trop peu scientifique de l'antiquité classique, ce n'est plus elle qu'il voit, mais les fables contées par ses auteurs... Quand il la regarde directement avec ses yeux de saint, il la sent et la comprend, il en tire, comme d'un beau fruit mûr, un suc délicieux, et ses comparaisons sont, comme elle, toujours jeunes et fraîches ». (A. de Margerie.)

C'est tout à fait cela en deux mots : la grande part et la meilleure part des belles images de saint François viennent de là : il a regardé la nature et le monde avec les yeux d'un saint.

L'imagination est une faculté qui a pour objet les images. L'image, c'est le double intérieur de la réalité sensible extérieure. Emmagasiner des images, sans plus, c'est mémoire. L'imagination fait davantage : elle exerce une activité sur les matériaux fournis par la mémoire sensible. Ses procédés sont divers : addition ou soustraction, augmentation ou diminution, substitution, construction ; tels sont les principaux, qui se ramènent, en somme, à la dissociation et l'association. Le seul ici intéressant est le procédé par substitution, qui est pluriel, et consiste, entre autres, à remplacer une pensée abstraite par une image sensible, en quoi consistent les métaphores et les allégories. « Il fallait l'imagination scientifique d'un Newton pour dissocier le mouvement d'une pomme qui tombe et l'associer avec celui de la lune gravitant autour de la terre ; ou celle d'un Lavoisier pour rapprocher des phénomènes aussi disparates que la rouille, la combustion et la respiration. Seule une imagination aussi poétique que celle de V. Hugo pouvait assimiler des objets en apparence aussi éloignés que le croissant de la lune et...

Cette faucille d'or dans le champ des étoiles. » (1)

L'imagination poétique — ou du moins l'une de ses manifestations — serait donc la perception de symboles nombreux, ingénieux, heureux. Qu'est-ce, en effet, qu'un symbole ou signe ? Saint Augustin a répondu — et sa réponse vaut toujours : — une chose qui, en se montrant au sens, découvre à l'esprit autre chose qu'elle-même. A l'esprit surtout qui sait voir, regarder, associer ; à l'esprit, en un mot, qui a le don d'imaginer.

Saint François avait ce don. Il avait des yeux pour voir

(1) Lahr, *Philos.*, I, 163.

les choses... et autre chose ; et cette autre chose qu'il voyait partout, c'était Dieu, parce qu'il regardait toutes choses avec les yeux d'un saint. Et un saint, nous dit saint Thomas, est celui qui, aussi parfaitement qu'il est ici-bas possible, accomplit le précepte d'aimer Dieu et de vivre, le cœur toujours actuellement tendu vers Dieu. Le saint est un grand blessé de l'amour de Dieu. L'amour humain fait faire des folies ; pourquoi donc pas l'amour divin ? mais folies plus sages que toute l'humaine sagesse. « Il en prend de l'amour divin comme de l'amour humain, disait saint François dans un sermon ; souvent il arrive aux fols amoureux du monde de proférer des paroles qui certes seraient ridicules si elles ne sortaient d'un cœur passionné. » Les fols amoureux ne parlent pas toujours de leur idole, mais ils y pensent toujours, et tout la leur rappelle. Les saints, bien mieux encore ; car Dieu est réellement partout, encore que partout il soit le Dieu caché. Mais les saints savent le voir : il le cherchent et le trouvent en dehors d'eux, parce qu'ils l'ont déjà trouvé en eux-mêmes. Ils exercent ainsi une puissance d'évocation sur la nature : elle se transforme et se transpose sous le regard de leur âme : tout devient plein de Dieu.

Lorsque sainte Catherine de Sienne se trouva pour la première fois en présence de la mer, elle éprouva une impression profonde, surnaturelle encore plus qu'humaine La mer orageuse et bouleversée, c'était le monde. Mais, surtout, la mer calme, pacifique, immense, c'était Dieu. Et souvent, par après, dans ses prières, toujours si spontanées, si vivant écho de tout elle-même, elle aimait à répéter à Dieu : *O mare piacevole ! O mare pacifico!* Sans le savoir, elle rejoignait, à travers saint Thomas, saint Jean Damascène d'après qui *Celui qui est* est le principal des noms divins, car Dieu comprend en soi l'Être

même comme un océan de réalité, infini et sans limites (1).

Saint François était de cette lignée de *voyants*. Il voyait Dieu en tout et partout, parce que lui-même pensait toujours à Dieu. « Plusieurs années avant son décès, écrivait sainte Chantal, il ne prenait quasi plus le temps pour faire l'oraison, car les affaires l'accablaient ; et un jour je lui demandai s'il l'avait faite. Non, me dit-il, mais je fais bien ce qui la vaut. C'est qu'il se tenait toujours en cette union avec Dieu, et disait qu'en cette vie il vaut mieux faire l'oraison d'œuvre et d'action. Mais c'est la vérité que sa vie était une oraison continuelle. »

C'est à cette présence active de Dieu qu'il conviait sa Philothée : « Comme ceux qui sont amoureux d'un amour humain et naturel, ont presque toujours leurs pensées tournées du côté de la chose aimée, leur cœur plein d'affection envers elle, leur bouche remplie de ses louanges, et qu'en son absence ils ne perdent point d'occasion de témoigner leurs passions par lettres, et ne trouvent point d'arbre sur l'écorce duquel ils n'écrivent le nom de ce qu'ils aiment, ainsi ceux qui aiment Dieu ne peuvent cesser de penser en lui, respirer pour lui, aspirer à lui et parler de lui, et voudraient, s'il était possible, graver sur la poitrine de toutes les personnes du monde le saint et sacré nom de Jésus. » Et il ajoutait précédemment : « A quoi même toutes choses les invitent, et n'y a créature qui ne leur annonce la louange de leur bien-aimé ; et, comme dit saint Augustin, après saint Antoine, tout ce qui est au monde leur parle d'un langage muet, mais fort intelligible, en faveur de leur amour, toutes choses les provoquent à des bonnes pensées, desquelles par après naissent force saillies et aspirations en Dieu. Et voici quelques

(1) *Somme Théol.*, I, q. 13, a. 11.

exemples » empruntés à la vie des saints ; et il conclut : « Voilà, ma Philothée, comme l'on tire les bonnes pensées et saintes aspirations de ce qui se présente en la variété de cette vie mortelle. Malheureux sont ceux qui détournent les créatures de leur Créateur pour les contourner au péché. Bienheureux sont ceux qui contournent les créatures à la gloire de leur Créateur et emploient leur vanité à l'honneur de la vérité (1). »

Ce conseil, c'était sa pratique, dont son ami et un peu biographe, l'évêque de Belley, nous a laissé le charmant et édifiant récit. « Notre Bienheureux... ne fuyait pas les entretiens après la table. Quand je lui rendais visite, il avait soin de me divertir après le travail de la prédication. Lui-même me menait promener en bateau sur ce beau lac qui lave les murailles d'Annecy ou en des jardins assez beaux qui sont sur ces agréables rivages... Et quand on lui parlait de bâtiments, de peinture, de musique, de chasse, d'oiseaux, de plantes, de jardinage, de fleurs, il ne blâmait pas ceux qui s'y appliquaient, mais il eût souhaité que de toutes ces occupations ils s'en fussent servis comme d'autant de moyens pour s'élever à Dieu, et il en donnait l'exemple, tirant de toutes ces choses autant d'élévation d'esprit. Si on lui montrait de beaux plants... Si on le menait dans un jardin... A la vue des fontaines... A l'aspect d'une belle vallée... Voyait-il une montagne ?... Si des arbres... Si des rivières... Si des lacs... » On devine quelles associations ces spectacles pouvaient évoquer. Et la conclusion : « Ainsi il voyait Dieu en toutes choses, ou, pour mieux dire, il ne regardait qu'une seule chose, qui est Dieu (2). »

Frappé qu'il était par toutes ces choses, il les croyait fort

(1) *Introd. à la Vie dévote*, liv. II, ch. 13.
(2) *Esprit de S. Fr.*, 4e p., ch. 24.

capables de frapper les auditeurs; aussi leur fait-il bonne place dans « la matière de la prédication ». Cette matière, c'est avant tout l'Écriture sainte : *Prædica verbum*. Et puis, la doctrine des Pères qui est en somme la même chose, n'y ayant d'autre différence entre les deux « comme entre une amande entière et une amande cassée de laquelle le noyau peut être mangé d'un chacun, ou comme d'un pain entier et d'un pain mis en pièces et distribué. Mais des histoires des saints, s'en peut-on pas servir? Mais, mon Dieu! y a-t-il rien de si utile, rien de si beau ?... Il n'y a non plus de différence entre l'Évangile écrit et la vie des saints qu'entre une musique notée et une musique chantée. » Et les histoires profanes? « Elles sont bonnes; mais il faut s'en servir comme l'on fait des champignons, fort peu, pour seulement réveiller l'appétit. » Les vers des poètres anciens peuvent être utiles, mais quant à leurs fables, « ou du tout point, ou si peu que rien. Il ne faut mettre l'idole de Dagon avec l'arche d'alliance. »

« Et des histoires naturelles? Très bien : car le monde, fait par la parole de Dieu, ressent de toute part cette parole; toutes ses parties chantent la louange de l'ouvrier. C'est un livre qui contient la parole de Dieu, mais en un langage que chacun n'entend pas. Ceux qui l'entendent par la méditation font bien de s'en servir, comme faisait saint Antoine qui n'avait nulle autre bibliothèque. Et saint Paul dit : *Invisibilia Dei per ea quæ facta sunt*... Ce livre est bon pour les similitudes, pour les comparaisons *a minori ad majus*, et pour mille autres choses. Les anciens Pères en sont pleins, et l'Écriture sainte en mille endroits : *Vade ad formicam. Sicut gallina*... et cent mille semblables. »

Saint François obéit le premier, et surabondamment, au précepte de rhétorique sacrée qu'il donne à son ami. Il avait beaucoup vu, et bien vu, et beaucoup retenu. De

même qu'Ovide, parlant de sa précocité poétique, pouvait dire :

Quidquid tentabam dicere, versus erat,

lui-même aurait pu dire : Chaque fois que je cherche à exprimer une idée, il me vient une image... au moins une. Et il en sème et parsème ses sermons, ses traités, ses lettres, et beaucoup sont neuves, ingénieuses, gracieuses, touchantes, frappantes. Et, pour en donner quelques exemples, je souffre de l'embarras des richesses, en ayant recueilli plusieurs centaines de pages.

Voici d'abord quelques comparaisons dont il authentique, pour ainsi dire, l'origine : « J'ai vu, étant jeune écolier, qu'en un village proche de Paris, dans un certain puits, il y avait un écho lequel répétait les paroles que nous prononcions là auprès, plusieurs fois. » Et cela se développe longuement pour montrer comment la charité met en nous une certaine facilité d'aimer, qui n'est pas elle, mais qui demeure alors qu'elle-même n'est plus. (*Am. de Dieu*, IV, 9.)

« ... Ainsi qu'il arriva en la citadelle de Nice, devant laquelle les forces de trois grands princes n'étaient pas capables d'étonner ceux qui étaient dans le donjon. De même l'esprit qui est le donjon de l'âme, demeurant retiré en soi-même, ne craint rien, pourvu qu'il soit accompagné de ses trois soldats, l'entendement, la mémoire et la volonté. » (III *Serm.*, p. 295.)

« Etant il y a deux ans à Milan..., nous ouïmes en diverses églises plusieurs sortes de musiques; mais en un monastère de filles, nous ouïmes une religieuse de laquelle la voix était si admirablement délicieuse qu'elle seule répandait incomparablement plus de suavité dans nos esprits que ne fit tout le reste ensemble... Ainsi, entre tous les chœurs des hommes et des anges, on entend cette voix hautaine de la très sainte Vierge. » (*Am.*, V, 11.)

« Je vis, il y a quelque temps, une fille qui portait un seau d'eau sur sa tête, au milieu duquel elle avait mis un morceau de bois ; je voulus savoir pourquoi, et elle dit que c'était pour arrêter le mouvement de l'eau, de peur qu'elle ne s'épanchât. Et donc, dorénavant, ce dis-je, il faut mettre la Croix au milieu de nos cœurs... » (IV *Lett.*, p. 72.)

Enfin celle-ci, qui se passe de commentaire : « Je vis dernièrement une veuve à la suite du Saint-Sacrement, et où les autres portaient des grands flambeaux de cire blanche, elle ne portait qu'une petite chandelle, que peut-être elle avait faite ; encore le vent l'éteignit. Cela ne l'avança ni recula du Saint-Sacrement ; elle ne laissa pas d'être aussitôt que les autres à l'église. » (III *Lett.*, p. 82.)

Non seulement saint François se sert, pour ses comparaisons, des thèmes les plus variés, mais il excelle à varier le même thème. Les enfants ! un peu plus j'allais dire qu'il les met à toutes les sauces. « Plusieurs feraient volontiers comme les petits enfants, auxquels quand on a donné du miel sur un morceau de pain, ils lèchent et sucent le miel et jettent par après le pain. » (*Am.*, IX, 10.)

« Comme on voit un petit enfant affamé si fort collé au flanc de sa mère et attaché à son sein, presser avidement cette douce fontaine de suave et désirée liqueur ; de sorte qu'il est avis qu'il veuille ou se fourrer tout dans ce sein maternel ou bien tirer et sucer toute cette poitrine dans la sienne... » Ainsi l'âme à la source divine et inépuisable du vrai bien. (*Ibid.*)

« Comme les petits enfants, pendant qu'ils sentent leur mère qui les tient par les manchettes, ils vont hardiment et courent tout autour et ne s'étonnent point des petites bricoles (faux-pas) que la faiblesse de leurs jambes leur fait faire... » Leçon de confiance en Dieu. (II *Lett.*, p. 168.)

« Comme ferait une mère qui pour amadouer son enfant lui mettrait elle-même les grains de dragée en bouche, l'un

après l'autre,... si l'enfant avait de l'esprit, il priserait plus la douceur de la mignardise et caresse que sa mère lui fait que la douceur de la dragée même... » (*Intr.*, IV, 13.)

« Comme une mère refuse le sucre à son enfant qui est sujet aux vers, ainsi Dieu nous ôte les consolations... » (*Ibid.*, IV, 14.)

« Comme l'enfant qui, pour voir où il a ses pieds, a ôté sa tête du sein de sa mère, y retourne tout incontinent, parce qu'il est fort mignard ; ainsi faut-il » revenir des distractions. (*Am.*, VI, 10.)

« Comme fait une mère à l'endroit de son enfant. Elle voit que ce pauvre petit s'affectionne à courir après les papillons, pensant de les attraper ; elle le retire et retient incontinent par le bras, lui disant : Mon enfant, tu te morfondras à courir après ces papillons au soleil, il vaut mieux que tu demeures auprès de moi. Ce pauvre enfant y demeure jusques à temps qu'il en voie un autre, après lequel il serait aussi prêt de courir, si la mère ne le retenait comme devant. » (*Entret.*, IX, p. 149.)

« Tout ainsi qu'une douce mère, menant son petit enfant avec elle, l'aide et supporte selon qu'elle voit la nécessité, lui laissant faire quelques pas de lui-même dans les lieux moins dangereux et bien plains, tantôt le prenant par la main et l'affermissant, tantôt le mettant entre ses bras et le portant ; de même Notre-Seigneur... » (*Am.*, III, 4.)

« Quand nous étions petits enfants, avec quel empressement assemblions-nous des morceaux de tuiles, de bois, de la boue, pour faire des maisons et petits bâtiments ! Et si quelqu'un les ruinait, nous étions bien marris et nous pleurions ; maintenant nous connaissons bien que tout cela importait peu. Un jour nous en serons de même au ciel, que nous verrons que nos affections au monde n'étaient que de vraies enfances. » (IV *Lett.*, p. 22.)

« Le médecin traitant un enfant au berceau, ne lui com-

mande chose quelconque, mais il ordonne bien à la nourrice qu'elle lui fasse telle ou telle chose ; ou bien quelquefois il ordonne qu'elle mange telle ou telle viande, qu'elle prenne tel médicament, dont la qualité se répandant dans le lait, et le lait dans le corps du petit enfant, la volonté du médecin réussit en ce petit malade... » Allusion à la manière de gouverner le corps et les facultés sensibles. (*Am.*, I, 2.)

« Sitôt que vous sentez en vous quelques tentations, faites comme les petits enfants quand ils voient le loup ou l'ours en la campagne ; car tout aussitôt ils courent entre les bras de leur père et de leur mère, ou pour le moins les appellent à leur aide et secours. » (*Intr.*, IV, 7.)

« En l'oraison, l'union se fait souvent par manière de petits mais fréquents élancements et avancements de l'âme en Dieu. Et si vous prenez garde aux petits enfants unis et joints à la mamelle de leurs mères, vous verrez que de temps en temps ils se pressent et serrent par de petits élans que le plaisir de téter leur donne. » (*Am.*, VII, 1.)

« Voyez, je vous prie, ce petit enfant attaché au sein et au cou de sa mère : si on le veut arracher de là pour le porter en son berceau, parce qu'il en est temps, il marchande et dispute tant qu'il peut pour ne point quitter ce sein tant aimable ; si on le fait déprendre d'une main il s'accroche de l'autre, et si on l'enlève du tout il se met à pleurer, et, tenant son cœur et ses yeux où il ne peut plus tenir son corps, il va réclamant sa chère mère jusqu'à ce qu'à force de le bercer on l'ait endormi. » (*Am.*, VII, 3.)

Saint François aimait fort la simplicité ; et bon nombre de ses comparaisons sont de vrais petits tableaux de genre peints au vif : « Il ne faut ni rompre les cordes, ni quitter le luth, quand on s'aperçoit du désaccord : il faut prêter l'oreille pour voir d'où vient le détraquement, et doucement

tendre la corde ou la relâcher selon que l'art le requiert. » Leçon de douceur.

A propos des âmes qui aiment les détours : « Elles ressemblent à ces servantes qu'on envoie faire quelque message, lesquelles vont bien où on les mande, mais en allant elles s'amusent à chaque boutique qu'elles rencontrent en leur chemin, parlant tantôt à celui-ci, tantôt à l'autre ; la moindre petite chose qu'elles voient les arrête. Telles sortes de gens vont et ne vont pas. » (III *Serm.*, p. 428.)

« Voyez un cheval : quand il est altéré et qu'il trouve de quoi assouvir ou étancher sa soif il se jette à corps perdu dans l'eau, et quoiqu'on lui tire la bride il n'y a moyen de l'en empêcher, de sorte qu'il traîne son cavalier à val eau. Ainsi les hommes qui vivent non point suivant la raison... » (III *Serm.*, p. 448.)

« Il ne faut pas faire comme les charbonniers lesquels encore qu'ils soient tout noircis et mâchurés ne s'en soucient point, se contentant d'avoir des yeux et un nez et de paraître hommes : de même les gens du monde pensent que quand ils se gardent des gros péchés ils font assez. » (IV *Serm.*, p. 39.)

A propos de la mort, improvisée ou préparée, deux comparaisons offrent un frappant contraste : « Ceux qui s'arment avant que l'alarme se donne le sont toujours mieux que les autres qui, sur l'effroi, courent çà et là au plastron, aux cuissards et au casquet... Les arbres que le vent arrache ne sont pas propres à être transplantés parce qu'ils laissent leurs racines en terre ; mais qui les veut porter en une autre terre, il faut que dextrement il désengage petit à petit toutes les racines l'une après l'autre. » (II *Lett.*, p. 329.)

Non seulement saint François sait trouver ses comparaisons, mais il les exploite : il voit les détails et les peint comme à plaisir : « Si vous regardez un cheval, ne connais-

sez-vous pas sa fierté à son crin, à sa tête, à son allure ? Il bat le pavé, il fait le feu avec les pieds. Voyez aussi quelque jeune muguet, quelque jeune sot : ne remarquerez-vous pas son orgueil, sa présomption et vanité ? Prenez garde à sa démarche, à son maintien, comme il va sur le bout des pieds, comme il lève la tête, en somme il fait mille niaiseries et lanterneries qui sont toutes marques de sa fierté et outrecuidance. » (IV *Serm.*, p. 67.)

Il y revient : « L'homme vain et superbe est comparé aux chevaux qui sont fiers et morgans... Quand ils ont leurs chevaliers sur eux ils dressent les oreilles en telle sorte que vous diriez qu'ils veulent écouter ce que l'on dit d'eux. Ils lèvent la tête, dressent le crin, marchent à courbelles, en somme ils donnent de la vanité à celui qui les monte ; celui-ci n'entend pas plutôt son cheval jeter les pieds sur le pavé qu'il se brave avec lui, et lève la tête pour regarder s'il verra point aux fenêtres quelques dames ou damoiselles qui l'admirent ; enfin l'on ne sait lequel est le plus vain, ou le cheval ou son chevalier. O folie et niaiserie grande que celle-ci ! » (*Ibid.*, p. 354.)

Mais le talent de peindre lui est naturel, comme celui d'imaginer ; des comparaisons nombreuses et en apparence travaillées ont tout simplement coulé de sa plume dans une lettre. Par exemple, à la nouvelle de l'assassinat de Henri IV : « Le voilà mort d'un contemptible coup de couteau et par la main d'un jeune homme inconnu, au milieu d'une rue... Qui eût dit... qu'un fleuve d'une vie royale, grossi de l'affluence de tant de rivières d'honneurs, de victoires, de triomphes, et sur les eaux duquel tant de gens étaient embarqués, eût dû périr et s'évanouir de la sorte, laissant sur la grève et à sec tant de navigants ? N'eût-on pas plutôt jugé qu'il devait aller fondre dans la mort, comme dans une mer et un océan, par plus de triomphes que le Nil n'a d'embouchures ? » (IV *Lett.*, p. 310.)

Et ce tableau si bien et longuement vu, à travers des larmes : « Il avait fort neigé, et la cour était couverte d'un grand pied de neige. Jean vint au milieu, et balaya certaine petite place parmi la neige, et jeta là de la graine à manger pour les pigeons, qui vinrent tous ensemble en ce réfectoire-là prendre leur réfection, avec une paix et respect admirable ; et je m'amusai à les regarder. Vous ne sauriez croire la grande édification que ces petits animaux me donnèrent ; car ils ne dirent jamais un seul petit mot, et ceux qui eurent plus tôt fait leur réfection s'envolèrent là auprès pour attendre les autres. Et quand ils eurent vidé la moitié de la place, une quantité d'oisillons qui les regardaient vinrent là autour d'eux, et tous les pigeons qui mangeaient encore se retirèrent en un coin, pour laisser la plus grande part de la place aux petits oiseaux qui vinrent aussi se mettre à table et manger sans que jamais les pigeons les troublassent. J'admirai cette charité ; car les pauvres pigeons avaient si grand peur de fâcher ces petits oiseaux auxquels ils donnaient l'aumône, qu'ils se tenaient tous rassemblés en un bout de la table. J'admirai la discrétion de ces mendiants, qui ne vinrent à l'aumône que quand ils virent que les pigeons étaient sur la fin du repas et qu'il y avait encore des restes à suffisance. En somme, je ne sus m'empêcher de venir aux larmes, de voir la charitable simplicité des colombes, et la confiance des petits oiseaux en leur charité. Je ne sais si un prédicateur m'eût touché si vivement. Cette image de vertu me fit grand bien tout le jour. » (VI *Lett.*, p. 314.)

Et enfin, un tableau saisissant de la fin du monde : « Comme en une assemblée publique et solennelle, après que chacun s'est retiré, tous les serviteurs qui portaient les flambeaux les éteignent, et par tout l'hôtel on va commandant qu'on amortisse les torches ; ainsi lorsque le monde finira et que les habitants seront morts, Dieu fera éteindre

les flambeaux du ciel.... O Dieu ! que le commencement du monde est admirable, et comme Dieu prend la peine de ranger toutes choses ! Mais, ô Dieu ! que la fin est épouvantable, lorsque Dieu troublera et renversera tout ! Comme quand un roi vient habiter un palais, on tend les tapisseries, on étale les meubles, ainsi quand Dieu mit l'homme au monde. Et comme quand le roi part,... tout renverse. » (II *Serm.*, p. 68.)

On a pu remarquer que, malgré certains attardements d'artiste, saint François n'est pas un adepte de l'art pour l'art, et que chez lui l'image n'est jamais que le vêtement plus ou moins simple, original, parfois même somptueux, d'une idée. S'il savait voir les réalités sensibles, il savait voir aussi les réalités intelligibles, et il les a souvent traduites en ce style approprié aux pensées, concis, ferme, plein et comme lapidaire. En veut-on quelques exemples ?

« C'est un grand mal que de ne point faire de bien. »

« Dites merveilles, mais ne le dites pas bien, ce n'est rien ; dites peu et dites bien, c'est beaucoup. »

« Le souverain artifice est de n'avoir point d'artifice. »

« On a beau dire ; mais le cœur parle au cœur, et la langue ne parle qu'aux oreilles. »

« L'amitié est ennemie mortelle de l'oubli. »

« L'amitié descend plus qu'elle ne monte. »

« Encore que mes amis meurent, mon amitié ne meurt point. »

« La charité ne peut cesser de régner sans cesser d'être. »

« (La chair) si je ne l'aime, je suis mal ; si je l'aime, c'est pis. »

« Y a-t-il rien de si doux que de voir guère de terre et beaucoup de ciel ? »

« (Les défauts) pour ne les laisser pas voir au dehors, ils n'en sont pas meilleurs. »

« Bienheureux sont les cœurs pliables, car ils ne rompront jamais. »

« Il faut traiter Dieu en Dieu. »

« Trop tard va-t-on au médecin quand on est mort. »

« Plusieurs pensent avoir les vertus, quand ils n'exercent pas les vices contraires. »

« Les voluptés ne nous embrassent que pour nous étrangler. »

Je pourrais allonger la liste, mais c'est plus qu'assez pour couclure que le dévot *imagier* ne se sert jamais de l'image que pour la pensée, et de la pensée que pour Dieu. C'est un peintre, un penseur, un saint. C'est saint François de Sales.

J.-D. Folghera, O. P.

SŒUR M. SAINT-ANSELME (1)

Nous ne saurions nous étonner que la vie divine dans les âmes devienne parfois comme transparente. Le Sauveur n'a-t-il pas dit : « Celui qui m'aime, moi je l'aimerai et je me manifesterai à lui » ? Bien rares pourtant les fidèles qui jouissent de ces surnaturelles évidences. Volontiers nous voyons en eux des êtres de choix, des privilégiés, sans remarquer suffisamment, peut-être, que les faveurs, même divines, peuvent être méritées, en un sens, et même conquises.

Sœur M. Saint-Anselme fut une de ces âmes qu'une volontaire fidélité et une rare force d'amour conduisirent vers les sommets de la vie spirituelle, jusqu'à l'intimité avec Dieu.

Le progrès de ses renoncements et de ses ascensions, la jeune Sœur Blanche de Notre-Dame d'Afrique nous l'a retracé « en quarante pages splendides de plénitude, étonnantes de précision (2) ». Quelques feuillets de méditations et de pensées accompagnent ce journal spirituel; des lettres et une gerbe de poésies couronnent le volume, pré-

(1) *Sœur Marie Saint-Anselme*, des Sœurs Blanches de N.-D. d'Afrique, 1889-1918. Journal et méditations, Perrin, 1921, ouvrage couronné par l'Académie française.

(2) G. Goyau, Préface.

facé par M. G. Goyau, et qui s'ouvre sur une brève biographie, de la main de Mme E. Goutay.

De ce document, « digne d'occuper longuement les spécialistes des études mystiques et de prendre place parmi les écrits séculaires toujours lus et relus, où Dieu nous parle des âmes et les âmes de Dieu » (1), quelques enseignements se dégagent, lumineux et féconds.

M. Goyau oppose la personnalité si vivante, si bien équilibrée et si forte d'une vraie mystique aux caricatures crayonnées par certains psychologues. Ces « abouliques » dont on nous parle, impuissants « à réunir d'une manière ferme le grand nombre des idées, des sentiments, des sensations qui affluent à leur conscience » (2), ces êtres au cœur étroit, qui se retirent de la vie pour en éluder les charges et préfèrent leur rêve à la réalité, ne s'apparentent en rien avec une Sœur Saint-Anselme et les âmes de sa valeur. Notre missionnaire, de tout elle-même, « s'insurge contre de pareils diagnostics ». L'énergie, le don de soi, l'application exacte à la tâche, une aptitude naturelle aux plus difficiles charges, une habileté toute féminine et une virile fermeté de vues dans les affaires, voilà, ce nous semble, quelques traits bien à elle : nous les retrouvons dans sa vie entière, au cloître autant que dans le monde.

Jeanne Taillandier enfant est un lutin « aux apparences de bon diable » : vive, enjouée, allant droit au but, éprise de Dieu déjà, volontaire; elle exerce dès le pensionnat une influence remarquée; on peut la définir dès cette époque « une entraîneuse d'âmes, une assoiffée de tous les martyres ». Elle a son secret avec Jésus; le colloque avec le Verbe a commencé. A l'une de ses maîtresses elle déclare

(1) Préf., IX.

(2) Pierre Janet, *Une extatique*, conférence faite à l'Institut psychologique international, le 25 mai 1901. Préf. p. VII.

un jour : « Je ne puis m'habituer... J'ai faim. Oui, j'ai faim, on ne communie pas assez ici, je n'y tiendrai pas. » A mesure que sa piété s'enracine, sa personnalité devient plus forte : on lit dans l'ardeur de ses yeux bruns l'énergie, la volonté puissante. A dix-sept ans elle devient, dans la direction d'une usine, « le rayon de soleil » de son père menacé de perdre la vue; elle prend sa part aux affaires et partout elle s'impose, au bureau, aux acheteurs, aux ouvriers. La cécité, puis la mort de son père, lui créent, avec une immense douleur, de nouvelles charges : elle les porte vaillamment. Aînée de *dix-sept orphelins*, elle devient, la tâche terminée à la direction de l'usine, « maman Jeanne » pour les tout petits, s'occupant d'eux jour et nuit. De longues années de ce labeur ne trouvent jamais son courage lassé ni ses aptitudes en défaut.

Mais l'Esprit l'appelle. Son « désir très cher » est de se « détacher de tout ce qui n'est pas Dieu et les âmes pour Lui ». Qu'on ne croie pas qu'un rêve égoïste de sérénité monastique l'attire loin des affaires et du foyer où tant de petits bras voudraient la retenir. Ce n'est pas une désenchantée ; son grand cœur multiplie ses racines à l'heure même où elle va s'arracher volontairement à des tendresses profondes. Mais le « grand amour » aussi a pris son âme : une vocation plus haute, plus noble, divine, lui trace la voie, lui fait désirer des dévouements plus austères, plus obscurs. Il lui faut des maisons qui ne soient pas sa maison ; des enfants qui ne soient pas *ses petits* ; il lui faut l'Afrique de feu, tous les renoncements, toutes les fatigues, car elle veut beaucoup d'âmes et aimer Dieu jusqu'aux extrêmes : « Ma souffrance est grande, je suis forte, écrit-elle à une amie à la veille des séparations. Je ne pleure pas, mais à la douleur, au vide du départ, je mêle une détresse, un vertige d'âme effrayants. Priez pour moi. J'ai le cœur gros à éclater. J'ai mal, très mal. Mais je ne crois

pas avoir refusé un moment ce que le bon Dieu voulait de moi. » Et voilà que la tristesse l'envahit « horriblement ». « La vie me fait peur ; les sacrifices qui commencent m'en présagent d'autres, cruels... Il me tarde d'en avoir fini avec tout. J'ai peur de moi ; je me sens faible comme une petite enfant... Oh ! la croix de fer dont le sommet est au ciel, comme elle est lourde, et que son poids est dur ! » Que ceux qui voient la vie religieuse sous des couleurs de rose l'ont mal regardée ! Mais ne faut-il pas « aimer Dieu à la sueur de notre front... et au sang de notre cœur ? » « Les mamans généreuses en savent quelque chose. »

Elle aussi en savait quelque chose. Se séparer de sa mère fut son grand sacrifice, car « Dieu, qui remplace tout », ne la remplacera jamais complètement. Elle souffre surtout de faire souffrir en partant ; aussi trouve-t-elle, pour consoler les siens, de ces traits du cœur qui prouvent combien il est vrai que la grâce ne détruit pas la nature, mais lui donne vraiment le fini dans la plénitude et la délicatesse dans la force. « Que Dieu soit mon Tout, c'est encore comme cela que tu me perdras le moins », écrivait-elle à sa mère. « Tu fais partie de mon amour pour Jésus... » « Tout le monde vient me voir pour toi, me porter des fleurs pour toi, mais ce n'est pas toi, ma petite maman ; toi, il n'y en a qu'une au monde et personne ne pourrait la remplacer. » Cette effusion, ce gémissement arraché à sa tendresse, au déclin de ses jours, nous disent suffisamment ce qu'il faut penser de l'égoïsme des mystiques, « le plus glacial de tous », dont nous parlent certains philosophes.

Si la bure monastique n'a pas glacé son cœur, elle n'a pas davantage étouffé sa vertueuse gaieté ni entravé son dévouement. « Il s'agit de ne pas marchander... et d'aller bravement à ce qui coûte », et en souriant. « Je crois que ce sourire intérieur vers Lui, et ce sourire extérieur qui

fait que la communauté ne souffre pas de nos peines, sont deux grandes victoires. »

Cette gaieté pure donnait à son dévouement un charme secret. Appelée pendant la guerre « à l'honneur d'être employée directement au service de la France », de cette France qu'elle nommait au départ « sa dernière tendresse », elle se multiplie auprès des blessés avec une charité toute surnaturelle, aussi délicate qu'empressée. « On sent, disaient les malades, que cette petite Sœur vit toujours avec le bon Dieu. » On l'avait surnommée « le petit oiseau ». Elle était si rapide à voler d'un lit à l'autre! « Tu sais combien j'aime les malades », écrivait-elle à sa mère de Kabylie ; j'ai un véritable plaisir à penser à tout mon monde et je me sens un peu les soucis d'une mère de famille... Mon apostolat se réduit à être bonne et à faire aimer notre religion. »

Et puis, brusquement, en pleine jeunesse et en plein essor, en plein labeur de guerre, la maladie l'atteint à son tour. Le « petit oiseau » ne peut plus voler maintenant vers les maux à guérir, vers les malades à consoler. « Cette impuissance au travail est loin de mes rêves d'autrefois », confesse-t-elle. Mais les rêves d'aujourd'hui sont plus « divins ». Toute sa vie, le martyre l'a sollicitée; il s'offre désormais sous une forme précise : l'union à Jésus crucifié, pour le rachat des âmes.

On l'a deviné, une force divine soulevait sa vie de dévouement; un feu dévorait son âme ; son action se rythmait sur les élans de son amour secret. Quel fut donc son idéal? Quelles furent ses étapes intérieures, ses voies?

Comme celui de tous les saints, l'idéal de Sœur M. Saint-Anselme fut la perfection de l'amour. Or l'amour ne se contente pas de dire ; il veut faire, il veut être. Nulle bonne inclination, avoue quelque part saint Thomas, qui tende plus puissamment et plus suavement vers son acte que la

charité. Dans cette réalisation de l'amour, chaque âme a son génie, ses secrets, ses moyens. Jeanne Taillandier vit surtout dans l'amour un don de soi. Cet idéal commande toute sa vie active; il commande surtout sa vie intérieure. Laissons-la formuler elle-même les ambitions de son cœur.

Dès 1903, elle fait le vœu héroïque en faveur des âmes du purgatoire. — 1904 : « Il commence à me parler de plénitude. » — 1905 : « Premières vues sur Dieu seul. » — 1906, 1908 : « Donation renouvelée. Il me travaille. » — 1909 : « Don plus complet. Attente douloureuse. » — 1911 : « Effort pour un don plus total encore. » — 1912 : « Il m'emmène de chez moi. Premier présage de ce qu'Il veut être en moi. Il me travaille et essaie de me dépouiller. Il veut être le seul, et que je vive seule avec le Seul. Il opère les premiers détachements intérieurs. « Je veux être tout pour toi. » — 1913 : « Il me pousse à m'offrir à toutes les croix. »

Elle s'est donnée. Dieu va la prendre, porter la mort aux racines de son être pour purifier et rénover toutes ses puissances. « Il me travaille toujours. Grandes souffrances, grands délaissements. Nuit profonde, dégoût, effroi. Appel à l'abandon total. » Et puis : « Il prend tout. Il m'attache en se laissant pressentir... L'amour veut tout absorber. Souffrir, c'est aimer. » — 1914 : « Tout par la croix. Tout à la croix. Elle m'appelle, elle m'attire. Il me prépare par une souffrance redoublée. A travers toutes les révoltes, les agonies, les angoisses, je m'étends sur elle, je la veux. Il plante la croix dans mon cœur. » — 1915 : « Lui est tout. Mot d'ordre : tout ira bien. » — 1916 : « Il m'absorbe. Je me donne et me consacre au pur amour, pour ne plus vivre que de lui. Je dois aller au pur amour par la pure foi. Il vient à moi comme un incendie. Il se fait amour en moi. Il se fait tout. »

Arrivée avec son Sauveur à une telle union, elle doit tra-

vailler avec lui et comme lui au salut des âmes. La vie divine en elle grandit en intensité et se répand : « De plus en plus, appels à la réparation. Je m'offre comme victime d'amour et d'expiation pour les âmes consacrées. » Et un mois après : « Il semble déjà me prendre physiquement. » Un mois encore : « Souffrance physique accentuée, souffrance morale très vive. Il devient tout. » Ses vœux renouvelés lui font exprimer ce désir : « Elle a été consacrée. Peut-être sera-ce bientôt la communion... Moi passée en lui ! » Et puis, en fin d'année : « Il me prend tout à fait physiquement. Il m'offre place sur la croix. Je m'y étends pour l'y trouver, Lui. J'ai si soif de Lui que rien n'est trop dur pour L'avoir. » « Quand il veut une âme tout entière, c'est tout entière sans restriction. Il ne faudra jamais rester sans un motif de souffrance. »

1917 : « Année de mort. Rien pour moi. » L'Esprit-Saint va poursuivre ses purifications effrayantes. — 28 janvier : « Tout ce mois à Gethsémani dans l'angoisse, le dégoût, la peur, la solitude totale. Grâce extrêmement douloureuse dont je veux de toute ma volonté lui être reconnaissante. » Et puis : « Sa grâce de mort continue d'agir jusqu'au plus intime. Ce n'est plus sang pour sang, c'est sang avec sang. Il est temps que je m'immole généreusement avec lui pour le salut du monde. Je veux me perdre en Toi comme une goutte de sang noyée dans ton calice et répandue avec Toi pour le salut du monde. » Les motifs de s'immoler se précisent : « Que chaque jour une âme de prêtre ou de religieuse infidèle à sa vocation me soit attachée et que je réponde pour cette âme. » Et désormais, afin d'accomplir longuement son œuvre elle « n'ose plus mourir vite, même pour Le voir ». Mais une âme par jour, ce n'est pas assez ; elle en veut en nombre. « C'est trop ? Non, je veux les demander par le sang et l'amour de Jésus. C'est par

miliers qu'elles se perdent, c'est par milliers que je veux les sauver. »

La maladie ravage la victime, le feu la purifie, et Dieu la désole ; mais au milieu des semaines d'agonie, ce mot de Jésus : « Tu m'appartiens. » — « J'ose à peine le croire, tant je souffre et tant je suis seule. » Et elle finit par comprendre en sa perfection la loi d'amour : « Comme il faut que je t'aime, murmure l'Esprit divin, pour te laisser tant souffrir ! » Alors elle veut devenir « une prière perpétuelle et universelle ». Elle est heureuse, « heureuse surtout de n'être pas heureuse, parce qu'alors tout est pour Lui... Déjà je suis sous le pressoir, je suis anéantie dans ma foi profondément obscure. » Le don est total : que pourrait prendre Jésus encore ? Elle est maintenant isolée dans la maladie. Plus d'œuvres. Ses mains débiles ne peuvent plus se tendre vers les misères humaines. Ses yeux restent clos, ses lèvres immobiles. Le corps est vaincu, et les puissances de l'esprit se tendent, sans joie, vers Dieu qui se tait. « Trois mois sans un rayon. Lui seul saura les larmes que mon âme a versées, et il me laisse encore. » C'est pour la vaillante épouse du Christ l'heure de Gethsémani. « Fiat ! Fiat ! Tant qu'Il voudra. Je suis bien heureuse puisque je puis ainsi lui offrir de l'amour pur. Jésus, je suis contente. *Deo gratias !* Mais qu'il ne tarde plus trop ! » Ce désir de voir Dieu sans délai, elle peut encore le donner, elle le donne : « Laissez-moi, oubliez-moi en apparence. Aussi longtemps que vous voulez. De toute ma volonté je veux aussi. Merci, mon Dieu ! » C'est le dernier mot de son généreux amour.

Voilà certes un idéal bien austère ! Devant une telle vie, le païen auteur des *Noces Corinthiennes* ne manquerait pas de répéter son blasphème : « La religion du Christ est une religion de mort, une sombre croyance. » Mais il ne faut point tronquer l'Évangile. Jésus-Christ nous a tracé le che-

min : sa course ne s'arrête pas au Golgotha, elle a son repos au Ciel, à la droite du Père, et c'est jusque-là que le poursuivent notre foi et notre amour. Nous voulons passer comme lui de ce monde à son Père : nous voyageons par des chemins de douleur, après Lui; mais par cette austérité nous allons vers la Vie et, pour le dire avec sainte Catherine de Sienne, vers l'océan infini de l'Être. Or il est bien évident que Dieu n'attend pas l'heure du couronnement pour nous communiquer sa force et sa joie, cette « paix qui dépasse tout sentiment » et cette allégresse des âmes dociles à sa voix. La grâce, « semence de gloire », croît avec la charité, qui est, entre l'âme et Dieu, comme un don réciproque et total : l'âme se donne toute, le Verbe fait chair aussi, et le premier. Si Sœur Saint-Anselme s'élevait si haut dans l'abnégation généreuse, c'est qu'elle recevait les dons de l'Esprit-Saint avec une croissante plénitude. « Jésus est en nous, disait-elle, un amour vivant », et certes elle éprouvait qu'il « est un feu dévorant, un brasier immense et toujours agissant »... « Quel pas fait dans l'intimité de la Sainte Trinité! dira-t-elle encore. Je communie à eux tous maintenant. O joie! » Et désormais la Trinité sainte sera « son cloître », son horizon. « Jésus les a tous amenés avec lui. C'est la première fois que je sens ainsi la présence du Père, et l'amour actif d'eux Trois. » C'est pour son âme comme une Pentecôte. Elle ne se possède plus et résume ce qu'elle ne sait plus exprimer en cette formule : « Il se laisse goûter comme plénitude. » Ses grâces d'union sont parallèles à ses grâces de mort ; celles-là sont de celles-ci, à divers points de vue, la conséquence et le principe; chaque purification amène un accroissement nouveau d'amour, et tout envahissement nouveau de Dieu impose un plus parfait don de soi. Aussi voyant que la croix opère en elle cette transformation de son âme en l'image du Fils, dont parle l'Apôtre, elle peut

dire de toutes ses souffrances : « N'en reste-t-il pas un résultat béatifiant? O grâce! O amour! O Jésus! »

Le sentiment si vif de la divine présence, une foi si éveillée, devait nécessairement lui donner la conviction que le Christ a l'initiative de notre salut. Elle comprit vite que le meilleur moyen de se livrer, était de se laisser prendre, et que, pour posséder pleinement Dieu, il n'y avait qu'à le laisser se donner. En d'autres termes, elle comprit que Dieu vient en nous, non seulement comme objet de notre béatitude et de notre amour, mais aussi comme auteur premier de cette béatitude et de cet amour. Tout le secret de sa « méthode » fut donc de s'ouvrir à Dieu, de le laisser entrer dans tout son être et travailler son âme librement. Ses lumières d'ailleurs l'orientaient vers cette voie d'agissante passivité, d'obéissance forte, qui reçoit à plein l'impulsion surnaturelle et la prolonge par tous les élans du cœur. « Il veut que ma volonté dominante soit l'obéissance. » L'Esprit-Saint formule à nouveau ses exigences : « Tu me laisseras faire » ; et beaucoup plus tard : « Tu n'auras qu'à souffrir. » Elle déclare donc à son Maître : « Je vous laisserai agir en moi. » Héroïquement elle tient sa promesse, ne se refuse à aucune des exigences de la grâce, et elle voit, avec étonnement, que Dieu s'abaisse jusqu'à elle pour l'élever, au lieu de l'obliger à s'élever elle-même vers Lui. Elle se tient donc devant le Sauveur « comme une terre stérile et desséchée pour recevoir la pluie et la semence. Dieu est la vie, vie pleinement féconde et active. » A mesure qu'elle laisse entrer Dieu chez elle, ses capacités s'accroissent ; mais elle voit bien que celui-là seul qui l'agrandit, peut venir la combler. « Je reste là et j'attends. Je suis là pour Lui... Je me mets là, toute vide et altérée, et je colle mes lèvres à la blessure de son cœur. Et son Esprit, qui est l'Amour, entre en moi avec son sang béni, et il me remplit. » C'est une conviction

bien établie chez elle que Dieu seul « peut faire ses saints et qu'il les fait à son idée, si nous savons nous tenir toutes petites et soumises en sa main ». Sa vie durant, elle sut rester de la sorte sous l'action de la grâce, et Dieu la fit vraiment « à son idée ». Aussi pouvait-elle se rendre ce témoignage, dans un épanchement de son cœur vers le ciel : « Restez, demeurez en moi, Trinité adorée. *J'ai gardé votre parole,* qui est Jésus. Ne dédaignez pas la petite demeure de mon âme où personne n'a jamais habité que vous. »

Son grand cœur avait donc trouvé son objet : « Pauvre terre, disait-elle, pauvre vie, pauvres désirs, qu'êtes-vous en face de mon Dieu, de mon grand Dieu qui est en moi? » Cette certitude que Dieu la possédait ne la quitta jamais et, au milieu même de ses purifications les plus crucifiantes, elle fut la substance de sa paix.

Enfin, le 19 avril 1918, un vendredi, comme elle l'avait souhaité, se réalisa son suprême désir : « Mon Dieu, avait-elle écrit, je voudrais être fixée en vous comme une petite étoile fixée là-haut dans le sein du firmament. Elle est si haut, si haut, si absorbée, si perdue dans cette immensité. Je voudrais que vous m'absorbiez ainsi, bien au-dessus de toutes choses et hors de moi-même, et que vous me gardiez là, en vous, perdue dans votre immensité, prise à jamais par vous, qui êtes amour... »

Elle partit vers son Dieu avec sérénité. Ne s'élançait-elle pas du point le plus proche des cieux? N'avait-elle pas accompli le vœu qu'elle adressait à Notre-Dame des Douleurs :

> A côté de la Croix laisse-nous demeurer.
> Comme toi, laisse-nous et gémir et pleurer,
> Mais comme toi, debout, ô Mère douloureuse !

E.-M. LAJEUNIE, O. P.

TEXTES ANCIENS

Quelques textes de saint Paulin de Nole

Suite de ses Lettres

Le grand ascète et le grand pontife saint Paulin était accessible aux profonds sentiments de l'amitié qu'alimente un commun amour de Dieu : Sulpice Sévère nous le dirait.

Cependant saint Paulin avait aussi enracinées dans l'âme deux grandes habitudes qui, à leur tour, caractérisent sa vertu : la docilité et la reconnaissance (1) ; les pièces suivantes veulent le prouver : ce sont trois morceaux des Épîtres 2e, 3e et 4e.

I. — Amandus, prêtre bordelais, avait eu grande part dans la conversion de saint Paulin à la foi chrétienne : remarquable par son érudition, sa vertu surhumaine, son zèle pastoral éprouvé, il ne cessa d'être pour son disciple devenu évêque un modèle parfait en lequel il fonde toute sa confiance. — L'adresse que saint Paulin lui fait est l'aspiration d'une âme vers la lumière, avec la conviction que cette lumière n'est vraie que dans l'unité de l'Église hiérarchiquement constituée ; c'est aussi l'exposé des profits puisés par les âmes dans le fait des alliances spirituelles unissant tous les chrétiens en général et quelques-uns d'eux en particulier.

Convaincus, par plusieurs monographies brèves et sugges-

(1) La *docilité* pour saint Thomas est une partie intégrale de la vertu de prudence, nécessaire à la pleine constitution de celle-ci : et celle-ci avec le don connexe de conseil est d'une importance toute première dans la vie spirituelle. Cf. IIa IIae, q. 49, a. 3 : « ... plurimum valet humanum studium, dum scilicet homo sollicite, frequenter et reverenter applicat animum suum documentis majorum... »

Quant à la reconnaissance ou *gratitude*, le saint Docteur, y voyant une « raison spéciale de redevance en justice », en fait aussi une vertu spéciale, partie potentiale, de justice, c'est-à-dire ajoutée à son essence d'ailleurs complète. Cf. IIa IIae, q. 106. Le bienfaiteur est toujours, d'une façon, principe envers celui qu'il oblige.

tives, publiées dans *la Vie Spirituelle*, que l'initiation ascétique à formes didactiques n'est pas seule à compter, nous ne regarderons jamais de trop près, dans le but de nous instruire, les personnalités puissamment agies par l'Esprit de Dieu et traduisant au dehors, dans les discours (écrits ou parlés) et les actions, l'œuvre intime opérée plus en eux que par eux. Le Christ est d'abord Celui qu'il faut imiter ; puis viennent ses Saints, qui sont ses plus parfaits imitateurs. Faisons de leurs sentiments les nôtres.

*
* *

« De même que l'eau froide a plus de douceur pour une gorge altérée, de même qu'un heureux message réjouit davantage s'il vient d'une terre lointaine : votre suave parole a nourri pareillement et rassasié de biens une âme affamée. Incapable de payer en retour l'équivalent de tels discours, notre entière infériorité cesse cependant avec la charité qui nous rend mutuellement égaux ; ne sommes-nous pas les émules de votre dilection envers nous dès là que nos esprits se ressemblent et que, insérée dans nos entrailles et fixée au fond du cœur, cette dilection s'est réellement identifiée à notre âme, grâce à l'Esprit du Seigneur, « qui fait vivre en la maison avec unanimité » et rassemble en un seul cœur les innombrables milliers de croyants, parce que seul « Il est en plénitude tout en « tous » ?

« C'est dans des vases d'argile qu'il veut déposer son trésor : il appelle par sa grâce, « [de la poussière] il relève l'indigent et exalte le pauvre le tirant de la fange pour lui « donner rang parmi les princes de son peuple » et pour le revêtir du salut comme un de ses prêtres. Courant à l'odeur de ses parfums, nous deviendrons une goutte de cette huile précieuse qui descend de la barbe d'Aaron : est-ce qu'en effet, tout en étant « ver de terre et non pas « homme », nous ne comptons pas parmi les familiers

d'Aaron pour bénir le Seigneur des fontaines d'Israël? — Nous voudrions parfois que le calice s'éloigne; mais aussi nous disons au Seigneur : « Non ma volonté, mais la vôtre « s'accomplisse! » Encouragés par ces paroles du Seigneur en personne : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour « être servi mais pour servir. »

« Afin que nous sachions comment vivre dans la maison de Dieu et comment traiter le mystère de miséricorde, il est nécessaire que nos frères et maîtres dans le Christ prient le Seigneur, riche de tout bien, de nous conférer « l'abon- « dance de la foi, de la parole, de la science, du zèle sous « toutes ses formes — l'abondance même de votre propre « charité à notre égard, gage de votre plénitude de grâce « personnelle. » Ceux qui se sont « nourris des paroles de « foi et de bonne doctrine » recherchées dès l'enfance dans les Saintes Lettres, ont à accomplir notre éducation selon la droite règle, à nous nourrir de l'aliment spirituel, je veux dire de la parole de Dieu, pain véritable et vivant, plus vivifiant que l'autre, puisqu'il est la nourriture des justes vivant de la foi. Ayez égard à l'union que crée entre nous le corps de l'Église : car « il n'y a qu'un seul Dieu, et un « seul médiateur de Dieu et des hommes », chef de l'É- glise, en laquelle, étant tous un, nous vivons comme en une même maison : comment pourrions-nous parler de distance réciproque, n'ayant qu'un seul esprit et habitant en Celui qui est Unité? « Conservons donc l'unité de l'esprit dans le lien de la paix, comme un seul corps et « un seul esprit » où nous collaborions mutuellement en société de membres, où nous grandissions dans l'édifica- tion de ce corps dont le Christ est la tête.

« D'ennemis que nous étions, étant devenus concitoyens, proches au lieu de rester éloignés, ayant été placés dans le fondement des Apôtres et des Prophètes, nos mains ont besoin d'être instruites et affermies dans la science d'édi-

fier, afin de pouvoir réunir les deux murailles « à la pierre « qui a été posée comme clef de voûte », afin de construire en un temple saint et une demeure de Dieu les corps et les cœurs purifiés par la foi, de réduire à captivité, moyennant les armes de l'Apôtre puissantes en Dieu, tout élèvement dressé contre la science de Dieu, d'amener toute intelligence à obéir au Christ, de mettre à la racine des arbres la hache évangélique, de tuer par le glaive de l'Esprit, c'est-à-dire par la parole de Dieu, les pécheurs de la terre, d'éteindre par le bouclier de la foi catholique tous les traits enflammés du malin, et enfin, une fois terminé le combat et accomplie la course, une fois sauvegardée la foi et rempli le ministère, attendre ce que « le Seigneur, au jour où « il apparaîtra juste Juge, rendra à tous ceux qui désirent son avènement ».

II. — Toujours en quête, comme nous voyons, de conseils et d'exhortations, saint Paulin avait reçu d'Alypius (1) cinq livres des lettres de saint Augustin, et l'en avait chaudement remercié : c'est l'*Epître 3e* :

« Une semblable charité a pris sa source en Celui qui dès l'origine du monde nous a prédestinés pour Lui, en qui nous avons été faits dès avant notre naissance... Formés par sa prescience et son opération... nous nous connaissons les uns les autres plus par la révélation de l'Esprit que par nos relations personnelles... »

Quant au travail de l'évêque d'Hippone, « nous l'admirons, déclare-t-il, au point d'en croire les paroles dictées par Dieu même ». — Et comment pense-t-il en bénéficier le plus

(1) Les *Confessions* de saint Augustin mettent en relief la délicatesse et la ferveur de ce personnage qui était son intime. Saint Alypius fut le témoin ému de la scène fameuse du jardin après laquelle il se convertit aussi — pour devenir dans la suite évêque de Carthage.

largement, il le fait entendre à saint Augustin lui-même [*Epist. 4ª*] (1) :

« Débordantes de qualités d'école et douces de miel céleste, je retiens ces lettres comme remèdes et nourriture de mon âme..., j'y prends mes délices et mon aliment, celui qui ne périt pas mais opère la substance de vie éternelle, moyennant la foi qui nous incorpore au Christ Jésus Notre-Seigneur ; négligeant les objets visibles et s'efforçant d'adhérer aux invisibles, cette foi trouve son affermissement dans les écrits et les exemples des fidèles, puisque la charité croit tout en la vérité du Dieu tout-puissant.

« O véritable sel de la terre dont nos entrailles se munissent pour n'être pas affadies par l'erreur du siècle! O flambeau dignement posé sur le chandelier de l'Église, qui de son pied septiforme répand au loin dans les villes catholiques la lumière nourrie à l'huile de la joie et dissipe les ténèbres pourtant épaisses des hérétiques en dégageant, par l'éclat d'une parole lumineuse, la vérité resplendissante du chaos obscur !

« ... Le Christ est devenu en vous une « fontaine d'eau « jaillissant en vie éternelle » ; c'est de le désirer, Lui, que mon âme a soif en vous et que ma terre souhaite de s'abreuver à l'abondance de votre fleuve...

« J'ai été assez malheureux pour admirer jusqu'à pré-

(1) L'Église d'Afrique au IV^e^ siècle avait déjà des antécédents remarquables ; et puisque la figure de saint Cyprien est en quelque sorte à l'ordre du jour grâce à la belle publication du P. d'Alès (*Théologie de saint Cyprien*, Beauchesne, 1922), bornons-nous à cette allusion en soulignant le tempérament très mystique du grand martyr. Cependant, à prendre les choses matériellement, saint Augustin a éclipsé ses devanciers, surtout probablement à cause de l'universalité de son génie : mystique, il l'est à un degré éminent, c'est comme la forme de sa théologie ; mais il est aussi éminemment exégète, éminemment orateur, éminemment apologiste ; l'influence qu'il eut sur ses contemporains en est un gage infaillible, autant et plus que sa renommée subséquente.

sent la sagesse du monde, pour me rendre insensé et muet vis-à-vis de Dieu au prix d'inutiles études et d'une prudence réprouvée (1). C'est seulement après avoir vieilli entre mes ennemis et m'être abusé dans mes pensées que j'ai enfin levé les yeux vers les montagnes, que j'ai pris garde aux préceptes de la loi et aux dons de la grâce : de là m'est venu le secours du Seigneur; sans tenir rigueur pour les iniquités passées, Il a illuminé l'aveugle, délié le prisonnier, humilié celui qui s'était faussement élevé, pour relever le pieux humilié.

« Je marche maintenant, mais de pas encore indécis, sur les glorieuses traces des justes; puissé-je par vos prières comprendre à quelle fin les miséricordes de Dieu se sont emparées de moi! Dirigez l'enfant qui se traîne incertain... en ne voyant que l'âge de sa naissance spirituelle : pour le corps je compte autant d'années que l'infirme guéri par les Apôtres à la « Porta speciosa » en la puissance du Verbe; tandis que selon l'esprit j'ai l'âge de cette phalange enfantine qui, immolée par les blessures dont on visait le Christ, précéda de son noble sang l'Agneau Victime dont elle inaugurait ainsi la Passion. C'est le temps de l'allaitement en la parole de Dieu, pour celui qui aspire avec ardeur aux mamelles de la foi, de la sagesse et de la charité.....

« A ceux qui déjà sont fixés sur le rivage solide, le soin de recevoir en leur garde sûre cette tendre jeunesse, pour naviguer ensemble vers le port du salut. Dans mes efforts pour fuir les périls de cette vie et l'abîme des péchés, que vos prières, pareilles à une barque, me soutiennent et me fassent échapper au naufrage du monde. Pourquoi, en vérité, s'être mis en peine de secouer les fardeaux et d'a-

(1) C'est d'avoir été le plus brillant disciple d'Ausone et le consul le plus entouré que saint Paulin a des regrets. Sublimité des Saints que la passion de la croix a saisis!

bandonner les pesants vêtements, sinon afin de pouvoir surnager la mer ondoyante de la vie présente qui met entre nous et Dieu la barrière rugissante des péchés? Dégagé bientôt des superfluités charnelles et de la sollicitude du lendemain, selon le commandement et avec le secours du Christ, je ne songerai pas pour autant à me glorifier d'avoir accompli ce dont, à supposer que je me puisse glorifier, je me glorifierais seulement dans le Seigneur, à qui appartient d'achever ce qu'il nous est donné de vouloir. »

— Quelqu'un taxerait peut-être, à première vue, l'attitude prise par notre saint évêque envers un autre évêque de pusillanimité ou au moins de timidité. Il n'en est rien. C'est un sentiment intime de l'unité du corps ecclésiastique où chaque membre n'est jamais isolé, tant pour être que pour opérer; où les œuvres des uns, bonnes ou mauvaises, retentissent dans la vie des autres. C'était une doctrine très affermie dans l'Église africaine depuis que saint Cyprien l'avait victorieusement revendiquée contre Novatien, et souvent formulée (v. g. *Ep.* XL : « On ne peut édifier un autre autel, ni instituer un nouveau sacerdoce, à côté du seul autel, du seul sacerdoce. Celui qui rassemble d'autre part disperse »). Le traité *De la Prescription* de Tertullien est dans le même ordre d'idées.

III. — Ce qui revêt les textes cités d'un intérêt très pratique, c'est la primauté qu'ils attribuent à la charité fraternelle dans cette œuvre commune, dans cette organisation « catholique » de plus haut; un nouveau passage de saint Paulin éclaire cette doctrine en remontant jusqu'à son motif premier [*Epist.* 5ª à Sulpice Sévère] :

« Ce n'est pas par le principal côté de vous-même que vous êtes resté en vos foyers quand sont venus à nous votre volonté, votre esprit, vos discours. Il y a dans les cieux une couronne de miséricorde réservée par le juste Juge à ceux qui, à votre exemple, aiment d'une charité parfaite le prochain dans le Christ ou le Christ dans le prochain. Si nous regardons en effet les objets charnels sous leur aspect

spirituel, nous concluons facilement, de votre dilection manifestée envers le frère que vous voyez, à cette autre dilection du ciel, fidèle et parfaite, dont vous aimez Dieu que vous ne voyez pas; c'est de quoi nous pouvons donner la preuve par l'obéissance à la foi, c'est-à-dire si, en nous aimant mutuellement, nous témoignons que nous sommes les disciples de ce Maître qui aima les siens jusqu'à la fin et donna pour ses amis son âme avec la même liberté qu'il l'avait prise...

« Il apparaît vraiment que vous ne cherchez pas vos propres intérêts, mais ceux du Christ, puisque vous ne trouvez pas en moi votre mérite ni votre gain, mais seulement l'occasion de cette charité qui est la plénitude de l'Évangile : que vous l'exerciez par simple considération de votre état voyageur, ou par pur mépris de vos avantages personnels. Heureux êtes-vous que « je n'aie rien à vous en ren- « dre : votre récompense sera de la sorte assurée pour le « temps de la résurrection des justes », et elle vous viendra de Celui que l'on aime et reçoit dans la personne de ses plus petits, selon son propre aveu; de Celui qui dit dans le même sens, en se constituant par ses paroles débiteur pour tout serviteur de son nom, même faux et inutile : « Celui qui reçoit un prophète en tant que prophète « recevra récompense de prophète. »

« Pécheur que je suis, et sans que mon fardeau s'éloigne, je recevrai pourtant le juste honneur du juste; et vous, ayant honoré par une sainte erreur mais dans un véritable sentiment de piété un maître bon dans un serviteur même mauvais, vous serez récompensé par ce bon maître selon la droiture de votre intention. »

Traduction de Dom R. Allain, O. S. B.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Ascèse et péché originel

Les fidèles, même les plus soucieux de développer leur foi, ne connaissent souvent la doctrine chrétienne du péché originel que par les véhémentes apostrophes de Pascal, où ils trouvent un saisissant écho de leurs douloureuses expériences personnelles. « Quelle chimère est-ce donc que l'homme? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction!... Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère (du péché héréditaire) que ce mystère n'est inconcevable à l'homme. » Et ainsi, sous le couvert d'une vue de foi, originellement sûre mais peu éclairée, se développe et se fait accepter en l'esprit une conception extrêmement confuse, parfois trop optimiste, plus souvent trop pessimiste, de l'état de déchéance où se trouve l'homme, du dérèglement de ses puissances, de la perversion de ses passions de nature, de la teneur même du mystérieux péché héréditaire.

La doctrine de l'Église, dans ses dernières explicitations, surtout vis-à-vis du Jansénisme, est cependant précise et marque nettement, dans l'homme déchu, et la gravité de ses blessures et les limites de sa faiblesse.

Mais, même dans le cadre de la doctrine révélée, la pensée religieuse, selon ses expériences et sa spéculation, demeure accessible à des inclinations diverses, insistant selon ses tendances tantôt sur les maladies de l'âme humaine, tantôt sur la persistance d'une certaine vigueur native au milieu même de sa déchéance vis-à-vis du surnaturel.

Etant donnée cette libre interprétation, entre une vue plus pessimiste et un optimisme de bon aloi, il est vivement dési-

rable de savoir de quel côté incline la systématisation théologique de celui qui dans l'Église est le Maître le plus qualifié, saint Thomas d'Aquin. Même si l'on n'accorde pas à son système une valeur absolue qui éliminerait tout autre essai, du moins doit-on reconnaître qu'il apporte des directives sûres et des principes autorisés, dans cette question délicate qui commande toute la vie chrétienne et éclaire tout l'effort ascétique, et plus encore son esprit que ses règles pratiques. C'est pourquoi une étude attentive des écrits et de la doctrine du grand Docteur présente un intérêt capital, non seulement pour les spécialistes de la spéculation théologique, mais pour tous ceux qui, munis d'une élémentaire érudition technique, sont à même de posséder une connaissance plus précise et plus pénétrante des principes de la vie spirituelle et de l'ascèse surnaturelle.

Le récent volume du R. P. Kors, O. P., sur la justice primitive et le péché originel (1), outre son intention historique et malgré son caractère technique, fournira à ceux qui désirent une si utile lumière, un exposé accessible de la théologie thomiste du péché originel, de sa nature, de ses effets. Cet exposé se présente non comme un commentaire analytique des articles de saint Thomas, mais comme une reconstruction synthétique, organisée à partir des principes fondamentaux de sa psychologie surnaturelle, et appuyée sur une longue et minutieuse enquête historique. Ces garanties historiques et doctrinales étaient requises, car, soucieux d'avoir pour eux une telle autorité, les théologiens de diverses écoles ou de tendances différentes ont cherché à retrouver dans saint Thomas les conceptions qu'il voulaient mettre en valeur; un contrôle sérieux et objectif s'imposait donc. Même si certains points de l'interprétation du P. Kors restent discutables, et sont déjà discutés, du moins rendra-t-on témoignage à l'objectivité de sa recherche et à la rectitude générale de sa thèse.

Nous laisserons de côté certaines questions plus théoriques, que les théologiens sans doute voudront examiner, telles la notion d'état, état de nature ou état de personne, le notion de justice primitive dans son rapport avec la grâce, la théorie de la transmission du péché originel, remarquant seulement,

(1) *La Justice primitive et le Péché originel d'après saint Thomas. Les sources, la doctrine*, 1 vol. gr. in-8. Bibl. thomiste, Le Saulchoir, Kain (Belg.).

surtout pour ce dernier point (théorie du chef physique), avec quelle cohérence et fermeté notre interprète ramène toute la doctrine de saint Thomas à la notion fondamentale de « péché de *nature* », comme note essentielle de cette faute mystérieuse.

Nous insisterons surtout sur le caractère et les effets du péché originel, car c'est à ce point que se rattachent les principes propres de la vie purgative dans la spiritualité chrétienne. Selon saint Thomas, nous dit le P. Kors, le péché originel est purement privatif : il est non point un affaiblissement positif, une dégradation intrinsèque des facultés naturelles de l'homme, mais une privation, la privation volontaire de la justice primitive, don gratuit dont le profit était, par la grâce sanctifiante, d'ordonner toutes nos puissances vers Dieu et de les incliner ainsi à la vertu. Dès lors, dans l'état de péché originel, l'homme n'est pas blessé, au sens propre et positif, dans sa nature (1); mais, réduit aux seules forces de cette nature (et une telle perte de la grâce est le grand mal du péché héréditaire), il voit ses puissances s'incliner chacune vers leur bien propre, en dehors de la subordination à une fin supérieure désormais hors de perspective. C'est cette déordination habituelle, cette désharmonie (*destitutio ordinis*, dit saint Thomas, Iª IIæ, q. 85, a. 3 ; ou encore *deordinatio*, q. 85, a. 5; *dissolutio harmoniae*, q. 82, a. 1) qu'on appelle concupiscence ; elle n'est donc point la délectation mauvaise *actuelle*, ni la tendance viciée que laisse après lui le péché actuel personnel; et elle doit être appréciée, mesurée, non en fonction de la nature pure, qui n'impliquait pas sujétion complète de la partie sensitive à la raison, mais en fonction de l'ordre surnaturel, principe d'harmonie dans l'état privilégié d'Adam.

Si telle est la portée de la faute originelle, si l'homme n'est pas atteint dans le développement de ses forces naturelles, ni intrinsèquement, ni même extrinsèquement, si sa volonté n'est pas *aversa a Deo*, si la concupiscence est une imperfection de nature et sa subordination un privilège gratuit, — l'ascèse qu'impose ce péché héréditaire ne sera pas, vis-à-vis de la

(1) Ainsi est déterminé (Cf. Kors, pp. 104 ss., 164) le sens assez équivoque de la vieille formule, déjà classique alors, malgré son origine incertaine : *Spoliatus in gratuitis, vulneratus in naturalibus*; il faut distinguer entre les biens naturels proprement dits, dans lesquels l'homme n'est pas amoindri, « blessé », et les dons d'intégrité convenables à la nature mais préternaturels, dont l'homme est privé.

nature, la guérison d'un « dérèglement radical » (Bossuet), la réversion totale vers le bien de puissances jusqu'alors révoltées ; elle sera, non moins rigoureuse d'ailleurs, quoique plus équilibrée, une réordination, une remise en ordre de nos facultés, par la grâce et les vertus surnaturelles, ressaisissant et revigorant (sans parler de la surélévation) l'inclination naturelle à la vertu que n'avait point atteinte la perversion.

Telle est la solution nuancée qui ressort de la thèse du P. Kors.

Il faut ajouter d'ailleurs, en replaçant ces données dans l'ensemble de la doctrine spirituelle, que cet effort ascétique devra s'amplifier en face de la fin surnaturelle ; et la vie purgative du chrétien, ordonnée à l'union avec Dieu et à la vision béatifique, aura de nouvelles exigences que le philosophe ne concevait même pas.

Le P. Kors conclut ainsi son examen : « Dans la question du péché originel, la préoccupation de saint Thomas est de rapprocher et de réduire à un minimum la distance entre la condition de l'homme dans l'état de nature pure et de grâce primitive, et celle de son état présent. » Et comme confirmation de cette interprétation, il apporte plusieurs conséquences, secondaires mais significatives, que saint Thomas tire de ce principe ; par exemple, Adam, dans l'état d'innocence, comme nous aujourd'hui, ne jouissait pas de la vision de Dieu, il vivait d'une vie sensible normale avec les délectations qu'elle comporte, il aurait usé du mariage ; ou encore, pour ce qui regarde l'état de déchéance, les enfants morts en cet état, c'est-à-dire sans baptême, ne subissent pas de peines positives, n'ayant pas en leur âme de dérèglement positif, et, quoique exclus de la vision de Dieu, ils possèdent en paix le bien de nature et la connaissance naturelle de Dieu.

On voit, jusqu'en ces détails, combien l'enseignement de saint Thomas, si net sur les ravages du péché et la nécessité de la grâce, est cependant très éloigné du pseudo-surnaturalisme des Jansénistes, qui, sous prétexte d'exalter la grâce et d'en assurer la nécessité, minimisent la nature et la présentent comme non viable en soi, la jugeant incapable d'un mouvement qui ne soit pas imprégné de concupiscence.

Faut-il aller plus loin en cet optimisme, et croire — après saint Thomas, dit le P. Kors —, que le péché originel n'a pas diminué les forces naturelles de l'homme ? On sait qu'un

groupe de théologiens thomistes du XVII[e] siècle soutient que l'homme déchu se trouve en sa nature, sinon intrinsèquement, du moins extrinsèquement, dans une situation inférieure à celle de l'état de nature pure. Cette nuance et ces précisions sont-elles en parfaite homogénéité avec la pensée de saint Thomas? Et ne sont-elles pas quelque peu extérieures, surajoutées au développement de ses principes? On tendrait de nos jours à en juger ainsi, et le P. Kors appuie ce sentiment.

On voit avec quel souci d'exactitude les théologiens analysent l'état moral de l'homme, et cherchent à déterminer les lois de l'ascèse naturelle et surnaturelle. Ce ne sera pas le moindre mérite du P. Kors de rappeler avec précision ces principes fonciers de la vie chrétienne; et si la lecture de son ouvrage, serré et concis, est un peu aride, elle sera du moins très profitable à ceux qui pourront l'aborder.

Le Saulchoir.

M.-D. Chenu, O. P.

Chronique d'hagiographie

Parmi les dernières figures auxquelles s'attachent la collection « Les Saints », nous devons noter saint Norbert et saint Albert de Louvain (1). Tous deux nous ramènent au XII[e] siècle, sont gens d'Église, évêques; leur action se déroule moitié en France, moitié en Belgique ou en Germanie. Enfin leur vie subit le choc des querelles de l'investiture entre l'Empereur germain et le Pape.

Norbert était rhénan par son père, français par sa mère.

(1) *Saint Norbert*, par Élie Maire. 1 vol. in-12, 204 pages. Gabalda, Paris, 1922.

(2) *Saint Albert de Louvain*, par Dom B. del Marmol, O. S. B. Un vol. in-12, XXIX-165 pages. Gabalda, Paris, 1922.

Cadet de la famille, famille noble, il était destiné à la clérica-ture. Après de brillantes études, le sous-diaconat : cela lui suffit pour devenir chapelain de l'empereur Henri V, et mener une vie facile. Le réveil de son âme se fait, en 1115, à 35 ans. Un coup de foudre vient creuser devant lui un entonnoir sur la route et le précipiter de son cheval. Dès lors, Dieu est son unique maître. Il devient prêtre, cherche la solitude des monastères, et se décide à aller exposer au Pape son désir d'une vie tout à la fois de recueillement et de prédication. Reconnu par Gélase II comme missionnaire pour toute l'Église, Norbert commence à prêcher en Belgique, puis revient à Reims, à Laon, où son avenir se décide. Il choisit dans les environs la vallée de Prémontré, recrute à l'Université de Laon ses premiers disciples : les Norbertins sont fondés. Dès lors le fondateur est partagé entre l'organisation de sa famille religieuse où, dans le recueillement, il accumule les dons de Dieu, et son ministère en France, en Flandre, en Allemagne, ministère où l'éloquence attire les âmes et son arbitrage apaise les conflits. Partout on lui offre des maisons, on sollicite des fondations, on s'enrôle dans le tiers-ordre qu'il crée pour faire participer les âmes généreuses des laïcs à cette vie de charité. Il lui reste une étape à franchir, celle du gouvernement épiscopal. Comme il prêche l'entente aux deux partis qui se disputent à Spire pour le choix d'un évêque de Magdebourg, l'un des candidats le désigne lui-même, et c'est dans une joie unanime qu'il est accepté, entraîné vers son diocèse. De cette année 1126 jusqu'à sa mort en 1134, son zèle, toujours plus ardent, manifeste une force toute de sagesse. Il réforme son diocèse, soutient Innocent II contre l'antipape Anaclet II, auprès duquel il tentera, de concert avec saint Bernard, une mission délicate : il use de son ascendant sur l'empereur pour maintenir celui-ci dans les limites du pouvoir temporel.

L'œuvre de saint Norbert a huit siècles d'existence. Pour comprendre sa vitalité, les grands services rendus à l'Église, il faut voir l'âme de son fondateur, imprégnée de l'amour de l'Eucharistie, de la Vierge, de l'Église, et donnant à tous la surabondance de cette charité aussi bien dans la fermeté de ses décisions que dans le brillant de son éloquence.

A peine Norbert a-t-il disparu, que s'élève, non loin de là, une nouvelle figure d'évêque, Albert de Louvain. Cet autre

Thomas Becket, c'est, dans une nature toute de délicatesse, la force d'âme jusqu'au martyre. Cadet de la famille de Brabant, désireux de se croiser pour aller réparer en Palestine les récents désastres des chevaliers chrétiens, il voit à Liège le légat du Saint-Siège chargé d'organiser une nouvelle croisade. Mais une lutte intérieure est peut-être plus urgente, contre la simonie : et Albert se décide pour l'ordre clérical. Dès cette année 1188, il a 22 ans, il est archidiacre du vaste diocèse de Liège, et fait montre de prudence et de fermeté. L'évêque meurt, et les compétitions commencent. L'empereur d'Allemagne, Henri VI, tout ce qui vit et profite des abus ecclésiastiques soutient Albert de Rethel : le clergé vertueux et indépendant demande l'investiture d'Albert de Louvain. L'empereur se prépare à nommer, à la faveur de ces dissensions, un troisième prétendant occulte et indigne : aussitôt Albert de Rethel se rallie au plus digne, Albert de Louvain. Il est canoniquement élu, l'empereur ne se rend pas. Et l'on voit alors le nouvel évêque, traqué par les émissaires du souverain, gagner Rome à pied, sous un déguisement. Il expose la validité de l'élection, est réconforté par le Pape, reprend le chemin de son diocèse, mais s'arrête à Reims, où il est consacré évêque. C'est de là qu'il administre, qu'il console, et soutient la résistance aux prétentions d'un intrus soutenu par la force de l'empereur, en même temps qu'il se dépense pour les Rémois dont l'évêque lui a confié le soin durant son absence. Pieux, charitable, doux autant qu'énergique, il rend des services à trois chevaliers allemands de passage à Reims. Et comme, un soir, il vient de sortir de la ville accompagné de faux amis, les trois chevaliers, exécuteurs de la haine de l'empereur, le transpercent, le hachent de coups et disparaissent.

Le corps de saint Albert, que l'on croyait rendu depuis des siècles à la Belgique, était resté, par une confusion, avec les restes d'un autre évêque, sous les dalles de la cathédrale de Reims. Les travaux de restauration entrepris après la guerre ont permis de le retrouver, et c'est le 19 novembre 1921, qu'après une enquête décisive, l'Église de Reims rendait à la Belgique le corps du saint martyr. « Son culte national rappellera aux Belges tout ce que le nom d'Albert, auréolé par les vertus d'un saint évêque et la vaillance d'un grand roi son parent, évoque de gloire ancestrale et de vénération dans les siècles passés comme dans les temps présents. »

Pour trouver le secret de restaurer son œuvre compromise, comme à périodes fixes, par les agitations des hommes, l'Église n'a qu'à regarder dans son passé les artisans de ses relèvements successifs. La nouvelle biographie que nous présente Mgr Laveille fait revivre à nos yeux l'un de ces instruments dont Dieu se sert pour maintenir et accroître son règne. La Révolution vient à peine d'arrêter ses destructions, les campagnes de Napoléon prennent fin et arrêtent une hécatombe de vies humaines. Mais moitié l'ancienne crainte des fanatiques antireligieux, moitié fatigue de ces guerres qui ont déraciné bien des hommes, les vieux ont perdu leurs habitudes chrétiennes, les jeunes n'ont pas reçu l'éducation suffisante.

Dans les campagnes et le massif montagneux du Forez, un jeune abbé, Champagnat, arrive comme vicaire, le 13 août 1816, à la Valla. Fils de paysan, tardivement et péniblement instruit dans son village, puis condisciple au grand Séminaire de Lyon de l'abbé Vianney et de l'abbé Colin, il vient se consacrer aux humbles, dont il est, et chercher les moyens de refaire, parmi ces populations rudes et frustes, le fonds chrétien qui s'en va. Pour cette œuvre, il n'a pas précisément la science : toujours un peu rétif aux études, il a une théologie suffisante, mais pas de qualités brillantes. Du moins, il sait d'expérience les difficultés de ces fils de montagnards, et aussi leur force de volonté pour apprendre. Par contre, sa charité est sans bornes, son humilité profonde : il s'y est établi définitivement durant son séjour au Séminaire, à l'exemple de ses amis Vianney et Colin. Il s'est même entendu avec ce dernier pour fonder, sous la forme que la Providence suggérera, une société destinée à l'évangélisation des campagnes.

Le voilà à l'œuvre. Il parcourt les creux et les cimes qui se trouvent dans la vaste paroisse, découvre peu à peu les abus, les combat. Mais le pire à ses yeux, c'est l'ignorance des enfants, trop éloignés de l'église pour y venir, trop mal entourés pour que la famille soit leur éducatrice. Il va partout, faisant le catéchisme, l'école. Mais il ne saurait suffire. Alors il s'adjoint un, deux jeunes paysans dévoués qui l'aident et auxquels il donne un complément d'éducation. Le groupe s'accroît, les familles, devant la transformation de leurs enfants

(1) *Marcellin Champagnat*, prêtre Mariste, fondateur des Petits-Frères de Marie, par Mgr Laveille. Un vol. in-8° x-435 pages. Paris, Téqui, 1921.

les amènent à la Valla. Une maison abrite les maîtres, un règlement de vie religieuse les arme pour leur œuvre, un des leurs est leur directeur : l'Institut des Petits-Frères de Marie est né. Bientôt les communes voisines demandent quelques Frères, des environs arrivent des postulants : le vicaire Champagnat s'installe au milieu de ces maîtres dévoués, précise leur méthode, surveille le développement de leur vie religieuse, décide les fondations urgentes. Après quelques incompréhensions des autorités religieuses qu'il supporte humblement, il obtient de bâtir, près de Saint-Chamond, dans le val de l'Hermitage, une maison définitive qui sera le centre de l'œuvre; il y réside, et dès lors s'épanouit sa nouvelle famille. De 1824 à 1840, il verra s'ouvrir de nouvelles maisons, augmenter le nombre de Frères, qui, répandus dans toute la région, sont même allés en Océanie faire leur œuvre d'éducateurs.

Parallèlement l'abbé Colin organisait l'œuvre rêvée au grand Séminaire : une congrégation de prêtres voués à l'apostolat : les Pères Maristes. L'abbé Champagnat en fait partie, et, par lui, les deux congrégations garderont dans l'avenir des liens d'affection étroite et se donneront une aide mutuelle.

Quel degré de foi, de charité, de prudence, d'énergie ne fallut-il pas à l'abbé Champagnat pour réaliser cette œuvre ? De combien de sacrifices ne dut-il pas la marquer pour qu'elle fût un instrument de Dieu ? Le biographe nous le dit, en décrivant la vie intérieure de cette âme qui trouva dans les besoins croissants des âmes l'impulsion vers une vie intérieure toujours en progrès. Dieu aime à se servir de rien pour faire le bien : mais, à son contact, ce rien devient un saint. Et le 11 juillet 1920, S. S. Benoît XV déclarait solennellement l'héroïcité des vertus du P. Champagnat, prélude de sa béatification. Dès maintenant la figure du vénérable s'associe à celle du saint curé d'Ars : ce sont deux prêtres très humbles qui relevèrent, voici un siècle, ce coin de l'Église de France qui semblait complètement ruiné.

Une autre figure qui, par certains traits, se rapproche du P. Champagnat, c'est Madeleine Morice (1). Le cadre de sa vie fut la Bretagne où elle naquit en 1736, passa toute son existence, et mourut en 1769. Mais, elle aussi, fille de cultivateurs,

(1) *Madeleine Morice*, par l'abbé Nicol. Un vol. in-12, 501 pages. Paris, Beauchesne, 1922.

fut bergère, domestique, couturière, femme de confiance d'une riche famille et intendante de leurs biens, enfin maîtresse d'école. Sur cette trame très ordinaire qui est celle de bien des chrétiens, se développe une vie intérieure que longtemps son entourage ne soupçonne pas. Dans les champs, elle acquiert déjà cette présence de Dieu qui, tout au long de sa vie, s'approfondira, la saisira entièrement. L'emprise de Dieu sur son âme, nous en suivons les degrés, à travers les lettres que son confesseur exige d'elle et qui ont constitué sa première biographie par l'abbé Vavasseur, son directeur permanent. Nous y trouvons toute la voie royale que le Maître fait parcourir à ses privilégiés, depuis les premiers attraits jusqu'à l'union mystique, en passant par les formes diverses de l'oraison, les faveurs eucharistiques, les stigmates, et les persécutions diaboliques. Tout cela dans l'alternance connue de toute âme intérieure entre les heures lumineuses de contact avec Dieu et les moments angoissants de l'aridité et parfois du scrupule, même de la suggestion diabolique à laquelle l'âme craint d'avoir consenti.

On est principalement frappé de voir ainsi progresser une âme au milieu d'occupations extérieures, dans un milieu qui, sauf quelques âmes dévouées, ignore chez une jeune fille de condition très modeste l'intensité de vie divine qu'elle recèle. C'est peu à peu, à mesure que se manifestent les faveurs eucharistiques et les guérisons plusieurs fois renouvelées de ses maladies, que sa réputation de sainteté s'établit, que sa mort devient un deuil public, et, en 1849, sa translation à la nouvelle église un triomphe.

Ajoutons enfin que les interventions du démon et certains phénomènes mystiques à apparence de troubles organiques, précisément parce qu'ils se produisent dans une nature peu cultivée, rude à elle-même, et s'allient à une ténacité de volonté remarquable, présentent un caractère d'objectivité incontestable.

F. Claverie, O. P.,
Professeur à l'Université de Fribourg.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Felix, episc. Forojul.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin. — Ligugé (Vienne).